Collot d'Herbois, Jean Marie
Lucie

PQ
1971
C34L8
1775

LUCIE,

OU

LES PARENTS IMPRUDENTS,

DRAME,

EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Représenté sur plusieurs Théâtres.

Par M. COLLOT D'HERBOIS.

Revu & Corrigé.

LIBRARY
NOV 9 1967
UNIVERSITY OF TORONTO
PQ 1971 C2L3 1775

A MARSEILLE,

Chez SUBE & LAPORTE, Libraires, à la Canebiere, au Parnasse Français.

M. DCC. LXXV.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

PERSONNAGES.

M. DE FRANCEVAL.

Mad^e. DE FRANCEVAL.

LUCIE, Fille de M. & de Mad^e. de Franceval.

FONTREUIL, ſous le nom de *Germain*, Amant de Lucie.

SAINT-FLEURISSE, ami de M. de Franceval.

FRANCŒUR, ancien Soldat, Valet-de-Chambre de M. de Franceval.

ROSETTE, Femme-de-Chambre de Mad^e. de Franceval.

RENÉ, Valet de Saint-Fleuriſſe.

FRANÇOIS, Fermier, attaché à M. de Franceval.

FRANÇOISE, Nourrice de Lucie.

MATHURIN, Payſan.

Pluſieurs Gens armés.

La Scene eſt, pendant les trois premiers Actes, dans un Sallon du Château qu'habite M. de Franceval. Il eſt neuf heures du matin, lorſque le Drame commence.

AVANT-PROPOS.

SI le mérite d'une Piece de Théâtre ne consistoit qu'à être représentée plusieurs fois, avec succes, dans différentes Villes, (1) *j'oserois dire avec quelque assurance, que les* PARENTS IMPRUDENTS *ont très-heureusement réussi. Un Ouvrage donné sans prétention, ne devoit mériter que de l'indulgence. Je serois bien glorieux que celui-ci fût digne des éloges, & même de la critique qu'il s'est attiré de plusieurs Personnes de mérite. J'ai fait disparoître, autant que j'ai pu, les défauts que MM. les Journalistes* (2) *lui ont reproché, & c'est particulierement à la censure de l'Auteur judicieux de l'*Année Littéraire, *que je dois l'avantage de le faire paroître aujourd'hui, avec moins d'imperfections. L'avis d'un homme de goût, sur une production quelconque, devient souvent un précepte qui contribue au progrès des Arts, & qui tourne toujours à l'utilité des jeunes gens qui les cultivent. Cette raison m'a fait croire qu'on ne seroit pas fâché d'entendre le sentiment d'un des Chefs de notre Littérature,* (3) *tel qu'il me l'a donné, sur mon Drame. C'est une leçon qui peut convenir à ceux qui travaillent dans ce genre, & qui ne doit être inutile à personne. Voici comme il s'exprime.*

„ L'intérêt soutenu de votre Drame, attache sans les „ ressources ordinaires de ce genre, que l'on rend „ trop romanesque ; c'est un grand mérite d'abord, d'a-

---

[1] Cette Piece a déjà été jouée à Bordeaux, Toulouse, Nancy, Nantes, &c.

[2] Voyez l'Année Littéraire, 1772, N°. 17 ; le Mercure de France, Septembre 1772, & en dernier lieu, les Affiches de Paris, du 27 Octobre 1773.

[3] Tout ce qui est marqué par des Guillemets, est extrait d'une lettre que M. Debelloy écrivit à l'Auteur de *Lucie*, alors à Bordeaux, dans un temps où *Pierre le cruel* étoit joué sur le Théâtre de la même Ville, avec le plus grand succès. Les décisions de celui qui a fait *Titus*, *Zelmire*, *le Siege de Calais*, *& Gaston & Bayard*, doivent être, sans doute, de quelque importance en fait de Littérature.

„ voir créé la fable & l'intrigue, de votre propre fonds; „ c'en eſt un plus recommandable, d'avoir trouvé des „ caractères neufs; celui de *Francœur* eſt excellent. „ (*Je tais pluſieurs phraſes d'honnêteté, qu'en bonne modeſtie je ne peux pas rapporter.) Enſuite*, " On doit vous ſça- „ voir gré de ne pas nous montrer tous ces Gibiers de „ potence, qui rendent la Tragédie Bourgeoiſe ſi dé- „ goûtante; une couronne ennoblit, en quelque ſorte, „ les crimes des Princes; mais quand on a pour objet „ la bourſe de ſon voiſin, on n'eſt que vil. C'eſt une „ grande erreur d'imaginer que Cartouche eſt auſſi Théâ- „ tral que Cromwel; vous avez eu beaucoup de pru- „ dence en ne montrant *Lourbel* (4) qu'un inſtant, & je „ crois même que vous auriez pu vous en paſſer tout- „ à-fait. „

C'eſt afin de témoigner la ſoumiſſion & la reconnoiſſance que j'ai pour de pareils avis, que j'ai fait les corrections qu'ils paroiſſoient m'indiquer, & je ſerai toujours diſpoſé à profiter des obſervations que les gens ſenſés voudront bien faire ſur mes ouvrages. Elles me rendront, peut-être, capable d'offrir un jour au Public des Productions plus parfaites; & ce ſeroit le moyen de m'acquitter envers lui du peu de ſévérité qu'il a mis en jugeant que mon coup d'eſſai n'étoit pas mépriſable.

---

(4) Ce rôle de *Lourbel*, que tout le monde a blâmé, occupoit le commencement du cinquieme Acte. Il eſt tout-à-fait ſupprimé; on en a laiſſé ſubſiſter l'épiſode, en partie, parce qu'elle produit, dans certains inſtants, un redoublement d'intérêt, qui ne peut pas nuire à la Piece, ſur-tout à la repréſentation.

LUCIE,

OU

LES PARENTS IMPRUDENTS,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FRANCŒUR, *seul, une lettre à la main; il la regarde quelque temps, & dit avec réflexion.*

BONNES ou mauvaises nouvelles pour Monsieur de Fontreuil; si elles sont bonnes, tant mieux... si elles sont mauvaises... tant-pis. Récapitulons un peu ce que nous avons fait, pour voir ce que nous avons à faire. Voyons... Monsieur de Fontreuil s'est adressé à moi, il n'en sera pas fâché; je l'ai fait entrer ici Domestique, il aime Mademoiselle Lucie, & Mademoiselle Lucie ne le hait pas; cela ira bien. Monsieur de Franceval aura un peu de chagrin. Si sa fille s'écartoit... cela ne lui feroit pas trop de plaisir: cependant Monsieur de Franceval est mon Maître; mais Monsieur de Fontreuil a été mon Capitaine; & après le Roi, Francœur ne doit de services qu'à ses Officiers; d'ailleurs nous arrangerons les choses de façon... Au pis aller, je rentrerai au Régiment,

Monſieur de Fontreuil m'a promis que je ne le quitterois pas. Enfin nous verrons. Cette lettre m'eſt adreſſée ; c'eſt ſans doute pour lui ; ce ſont des nouvelles, ce n'eſt pas pour moi ; mes parents, qui ſont dans l'autre monde, ne s'aviſent ſûrement pas de m'écrire dans celui-ci... Voyons, (*Il lit l'adreſſe de la lettre.*) à Monſieur, Monſieur, Ah, ah! Francœur... c'eſt mon nom, ma qualité, Francœur, cœur de Soldat, morbleu, cœur de Roi. (*Il continue.*) Francœur, Valet-de-chambre... Eh bien, ſambille, Valet! Francœur, qui a ſervi douze ans Grenadier, qui a fait les campagnes d'Hanovre, qui a mangé à la table de ſon Général... Valet... je quitte demain ce maudit métier ; une épée... morbleu... un bon chef... & vienne l'ennemi... Valet, Francœur Valet ; & j'ai quitté le meilleur Régiment, la meilleure Compagnie, le meilleur Capitaine... Ah, mille diables! Enfin j'y ſuis... Valet, moi qui à preſent... ſi j'etois reſté dans mon Régiment... la guerre ſe ſeroit déclarée... Nous allons au feu, mon Général eſt brave, mon Général s'expoſe, mon Général eſt en danger, Francœur le garantit, Francœur ſe fait tuer, & Francœur eſt fait Colonel... oui Colonel. Je verrois ſur une lettre, à Monſieur, Monſieur, de Francœur, Colonel, &c. Mais, Valet-de-chambre... Enfin, il falloit bien s'y reſoudre. Que faire, avant accepté mon congé? Planter des choux? J'y ſuis, j'enrage... Patience, Monſieur Germain mettra fin à tout... il eſt chez Monſieur de Franceval ; en ſortant, il paſſera par ici ; je lui donnerai ſa lettre. Liſons, en attendant : (*Il tire un livre de ſa poche & lit.*) TRAITE' DES EVOLUTIONS MILITAIRES... Voilà qui eſt un Livre cela... Tétebleu, ſans ce Livre-là, je crois que je ſerois mort de chagrin. Où en ſuis-je?... Ici. CHAPITRE SIX... HUIT, DES ASSAUTS, ENTREPRISES DIFFICILES, SUCCE'S INCROYABLES, PORT-MAHON... J'y étois... Vive Dieu! bon Chapitre. (*Il s'aſſied.*)

SCENE II.

ROSETTE, FRANCŒUR, *aſſis, occupé à lire*

ROSETTE, *à part.*

VOici notre Valet-de-chambre, ou plutôt notre démon : il m'a paru qu'il étoit bien lié avec Germain, il n'entend pas

fineſſe, tâchons de démêler ce qu'il penſe... Monſieur Francœur... Monſieur Francœur, qu'eſt-ce donc qui vous occupe de ſi intéreſſant?

FRANCŒUR, *dans l'enthouſiaſme.*

Ce qui m'occupe? J'étois ſur la brêche, Mademoiſelle Roſette. (*Il la careſſe.*)

ROSETTE.

Finiſſez donc.

FRANCŒUR.

Le diable m'emporte; voulez-vous voir? Tenez: Chapitre des Aſſauts.

ROSETTE.

Eh! que voulez-vous que je faſſe de cela?

FRANCŒUR.

Voulez-vous voir celui de la Tranchée?

ROSETTE.

Encore moins... Laiſſez-moi donc.

FRANCŒUR.

Eh! mais, ſi on n'ouvre pas la tranchée, voyez-vous, il faut prendre d'aſſaut, à moins qu'en ſe gliſſant par le chemin couvert, & faiſant jouer la mine...

ROSETTE.

Eh non, vous dis-je, je ne veux ni être priſe d'aſſaut, ni minée, ni tranchée... Allons, ſoyez donc ſage.

FRANCŒUR.

Eh bien, dans ce cas-là, je vous écoute; parlez.

ROSETTE.

J'aurai bientôt fait: Madame m'a dit d'ordonner à Germain de l'attendre ici, voilà tout. (*Finement.*) Je croyois le trouver avec vous.

FRANCŒUR.

Non, Monſieur de Franceval l'a demandé auſſi: la peſte, tout le monde le recherche ce garçon-là; il tient ça de la parenté.

ROSETTE.

Il eſt donc de vos parents, Monſieur Francœur?

FRANCŒUR.

Oui parent, parent du côté des femmes; il n'y a rien de bien poſitif... Cependant, c'eſt à peu près mon neveu.

ROSETTE.

Votre neveu! Mais vous m'avez dit que vous étiez de Bretagne, & il eſt de Picardie?

FRANCŒUR, *avec enthousiasme.*

Eh bien, quel miracle y a-t-il à cela? Est-ce qu'un Breton & un Picard ne peuvent pas être oncle, neveu, cousins? Ne sont-ils pas tous deux Français? Morbleu, Mademoiselle Rosette, ne sçavez-vous pas que sans être parents ni alliés, tous les Français qui ont des sentimens sont freres? Vive Dieu, nous sommes tous de la même famille, c'est le Roi qui en est le pere.

ROSETTE.

Ce transport-là est noble, Monsieur Francœur; votre neveu ne doit pas vous faire rougir; il annonce des sentimens. Madame a beaucoup de bonne volonté pour lui, s'il vouloit en profiter.

FRANCŒUR.

Mais vous vous y intéressez beaucoup aussi: écoutez, Mademoiselle Rosette, auriez-vous quelques vûes sur ce garçon-là?

ROSETTE.

Non, en vérité; il n'y a pas assez de temps que je le connois, & nous sommes trop près de nous quitter.

FRANCŒUR.

Nous quitter! Comment donc?

ROSETTE.

On vient de recevoir des nouvelles de Monsieur de St. Fleurisse, il arrive peut-être aujourd'hui... Son mariage avec Mademoiselle Lucie, projetté depuis long-temps, doit se conclure au plutôt, & il part ensuite pour aller en Picardie: Germain, qu'on a arrêté pour lui servir de Valet-de-chambre, ne manquera pas de le suivre.

FRANCŒUR.

Le suivre... sans doute... Est-il sûr qu'il arrive aujourd'hui M. de S. Fleurisse?

ROSETTE.

Il l'annonce par sa Lettre.

FRANCŒUR, *avec emportement.*

Tant pis, morbleu.

ROSETTE.

Qu'y a-t-il donc là de fâcheux?

FRANCŒUR, *embarrassé.*

Oh! non .. non; c'est que mon neveu & moi ne sommes pas encore disposés à le recevoir... Germain est neuf; je veux dire... C'est qu'il n'a jamais servi.

ROSETTE.

ROSETTE.

Il a pourtant l'air bien égrillard.

FRANCŒUR.

Il n'a jamais servi... Valet-de-chambre... D'ailleurs, il est intelligent... il se formera... je lui donnerai de bons conseils.

ROSETTE.

J'en suis persuadée... Adieu, Monsieur Francœur... je crois que vous ferez de votre neveu un grand sujet... N'oubliez pas de lui dire que Madame... Mais le voici.

SCENE III.

FONTREUIL, *sous le nom de Germain pendant toute la pièce*; ROSETTE, FRANCŒUR.

ROSETTE, *d'un ton goguenard.*

GERMAIN, Madame veut que vous l'attendiez ici, elle desire vous parler... Monsieur votre oncle a quelques instructions à vous donner, je vous laisse en profiter... Je vous recommande de la docilité... Je serois de trop, je me retire.

SCENE IV.

GERMAIN, FRANCŒUR.

GERMAIN.

QUE veut dire cela? M'aurois-tu trahi?

FRANCŒUR.

Non parbleu, non; mais, ma foi, mon Capitaine, je commençois à déraisonner... Voyez-vous, je n'aime pas qu'une femme me prenne par la langue... c'est mon foible... & puis, tenez, mon Officier, cette Rosette-là est la plus fûtée matoise...

GERMAIN.

Paix, ne m'appelle donc point ton Officier, ton Capitaine.

FRANCŒUR.

Comment donc faut-il vous appeller? Monsieur de Fontreuil?

GERMAIN.

Encore moins: nomme-moi ton camarade... ton neveu... Germain...

FRANCŒUR.

Eh bien, soit, Germain... j'ai de la peine à m'y accoutumer. Que vouloit de vous Monsieur de Franceval ?

GERMAIN, *avec beaucoup d'intérêt, & d'un dialogue très-vif.*

Il m'a fait essuyer la scene du monde la plus cruelle... un martyre... je ne sçais qui peut lui avoir suscité des soupçons; mais il n'y a pas de question qu'il ne m'ait fait sur la façon dont je me suis approché d'ici : j'ai toujours soutenu que je n'y avois pas d'autres connoissances que toi, que tu étois mon oncle.

FRANCŒUR, *d'un ton sentencieux.*

Vous avez bien fait, mon neveu.

GERMAIN, *toujours très-vivement.*

Il m'a demandé de quel pays j'étois, j'ai répondu de Picardie; il faut qu'il soit de cette Province; il connoît ma famille comme s'il en étoit, il m'a repeté vingt fois le nom de Monsieur de Fonteuil mon pere, il m'a demandé des nouvelles de moi-même, il m'avoit vu, disoit-il au berceau : il m'a cité l'histoire d'une de mes sœurs qui fut enlevée, il y a environ seize ans, par un Gentilhomme de la Province, nommé *Forcelles*, contre lequel mon pere fit de vives poursuites, & dont nous n'avons eu depuis aucunes nouvelles; il est entré dans les détails, des particularités étonnantes; autant il s'est montré instruit, autant j'ai paru ignorer toutes les choses dont il me parloit.

FRANCŒUR, *du même ton.*

Vous avez bien fait, mon Capit... mon camarade.

GERMAIN.

J'ai soutenu tous ces assauts avec une fermeté qui t'auroit étonné; mais je t'avouerai que j'ai pensé me trahir lorsqu'il m'a parlé de sa fille : assurément il a des indices de notre liaison, cela n'est pas possible autrement; il cherchoit à lire sur mon visage ce qui se passoit dans mon ame; s'il eût pu voir les efforts que je faisois pour me contenir, quelle torture! quel supplice! J'ai craint mille fois que mon agitation ne décelât ce secret si précieux à mon cœur; je souffrois, j'ai été au point de me jetter à ses pieds, & de lui avouer... les forces, la parole me manquoient... je me suis tu.

FRANCŒUR.

Vous avez bien fait.

GERMAIN.

Monsieur de Franceval m'a quitté, il vouloit parler à Madame, je me suis retiré.

FRANCŒUR.

Ah !... vous avez mal fait : ou je ne suis qu'un sot, ou il eût été essentiel de connoître la fin de toutes ces interrogations... D'où viennent ces soupçons ? Mais, commençons par nous expliquer.

GERMAIN.

Comment donc ?

FRANCŒUR.

D'abord, Monsieur, je vous avertis que je ne veux plus servir Monsieur de Franceval ; je vais lui demander mon congé. Tenez, c'est plus fort que moi, tant que je serai son Valet-de-chambre, je ne me prêterois pas à certains arrangemens de bon cœur.

GERMAIN.

Eh ! attends, mon camarade, attends, les choses peuvent changer de face ; tu sçais que je dois recevoir des nouvelles.

FRANCŒUR, *avec empressement.*

A propos ; tenez, voilà une Lettre... c'est pour vous.

GERMAIN, *avant de lire*, *dit* oui. (*Après avoir lu.*)

Ah Ciel ! ah, mon ami ! tout est perdu, plus d'espoir.

FRANCŒUR.

Quoi donc ! lisez, lisez, je vous en prie.

GERMAIN.

Ecoute : cette Lettre est de Courson, cet ami auquel je t'ai dit avoir écrit il y a quinze jours, pour m'informer de ce qui se passoit chez moi.

LETTRE.

„ Mon cher Fontreuil, il est temps, plus que jamais, de
„ donner de tes nouvelles à ton pere : il n'en a pas eu de-
„ puis quatre mois, il est furieux. Il est informé que tu n'as
„ pas rejoint ton Régiment ; je l'appelle toujours ton pere,
„ quoiqu'il prétende qu'il ne l'est plus. On dit qu'il t'a déshérité... On ajoute encore des circonstances singulieres,
„ on m'a assuré qu'il avoit reçu des nouvelles de ta sœur,
„ dont on ignoroit le sort depuis seize ans. Voici elles, qui
„ l'avoit enlevée, comme tu sçais, a envoyé, dit-on, un
„ Négociateur. Je ne te donne pas cela pour certain ; mais
„ il est positif que rien ne pourroit venir plus à contre-tems
„ pour tes affaires. J'ai obtenu une prolongation ; je reste-
„ rai ici encore un mois ; je desire pouvoir te servir. Je
„ t'embrasse, & suis tout à toi, ton ami, DE COURSON,
„ Mousquetaire.

(*Il y a un moment de silence, & Germain dit.*)

Eh bien ?

FRANCŒUR.

Eh bien, Monsieur, voilà une vilaine face que prennent nos affaires. Mais il y a bien encore une autre chose.

GERMAIN.

Ah ! que puis-je apprendre ; juste ciel !

FRANCŒUR.

Modérez-vous, je vais être aussi en colere que vous tout-à-l'heure.

GERMAIN.

Apprends-moi donc...

FRANCŒUR.

On marie Mlle. Lucie, peut-être aujourd'hui, peut-être demain.

GERMAIN.

Comment ?

FRANCŒUR.

On a reçu des nouvelles de ce Monsieur de S. Fleurisse en question ; il arrive aujourd'hui, demain les nôces, après demain le départ ; il emmene sa femme dans votre pays, & l'on vous met du voyage.

GERMAIN.

Et qui t'a dit cela ?

FRANCŒUR.

Parbleu Rosette ; elle a vu la lettre, le Messager l'a apportée avec celle que je vous ai remise.

GERMAIN, *avec étonnement.*

Ah !... c'est là ce qui a donné lieu sans doute à tous ces discours de M. de Franceval, que je ne concevois pas ; ces questions sur la Picardie, le départ de sa fille, mon devouement à son service lorsqu'elle l'auroit quitté... lui être toujours fidele... Ah ? sans doute je le serai ; mais malheur à celui qui me disputera le prix que j'ose en attendre : mon cher Francœur, sers-moi... Par où commencer ? Si je pouvois parler, écrire.

FRANCŒUR.

Parler, écrire ? Rien de tout cela, Monsieur ; agir, morbleu, agir ; c'est le bras qui avance les affaires ; les belles paroles & les écritures les font toujours traîner en longueur.

GERMAIN.

Mais enfin quel parti ?...

FRANCŒUR.

Tenez, il semble toujours que vous vous entêtiez à prendre le plus mauvais ; si vous aviez suivi mes conseils, depuis quatre mois que vous êtes enterré dans un village, vous auriez eu bien de l'impatience, & moi bien des peines de moins : tous les jours des Lettres... Rendez-vous à la promenade... entrevues... Qu'est-ce que tout ce petit manege-là vous a avancé ? Bien de l'embarras, & voilà tout... Je ne vous en fais pas de reproches ; mais enfin, il y a deux mois que nous nous sommes apperçus que Mademoiselle Lucie vous aimoit, il falloit entrer ici tout de suite. Sanbille ! vous auriez trouvé un bon moment ; enfin tout le monde fait des sottises, cela vous est permis plus qu'à un autre : si je n'avois pas quitté mon Régiment, moi...

GERMAIN, *réveur.*

Lucie doit être informée de ce qui se passe.... Il faut lui écrire... lui demander un rendez-vous ; je te chargerai de la lettre, tu la lui remettras tout de suite....

FRANCŒUR.

Sitôt qu'elle sera écrite ; mais taisons-nous, j'entends venir Madame.

GERMAIN.

Quel contre-temps ! je te joindrai dès que nous serons libres ; il n'y a pas de temps à perdre.

SCENE V.

Mde. DE FRANCEVAL ; GERMAIN & FRANCŒUR *vont au-devant d'elle, & la saluent.*

Mde. DE FRANCEVAL.

GERMAIN, M. de Franceval vous a vu, ainsi j'aurai peu de choses à vous dire ; vous ferez seulement attention... (*Elle dit à Francœur*) je n'ai pas besoin de toi, Francœur ; (*Elle continue à Germain*) que M. de S. Fleuriſſe, pour lequel nous vous avons retenu, arrive aujourd'hui.

FRANCŒUR, *qui cherche à écouter, en balançant pour s'en aller.*

Oh ! je lui ai déjà dit, Madame, nous sommes convenus en partie, Germain & moi, de ce qu'il avoit à faire : on dit que M. de S. Fleuriſſe partira après son mariage ; mais il n'est pas nécessaire d'instruire mon neveu de son devoir ;

moi & lui, voyez-vous.... deux bons cœurs, Madame, disposés à tout, Tenez, si M. de S. Fleurisse épouse votre fille.... Germain est homme à le suivre après cela au bout du monde.... Et puis, Madame.... je suis votre serviteur. (*Il sort.*)

SCENE VI.

Madame DE FRANCEVAL, GERMAIN.

Madame DE FRANCEVAL.

VOTRE Oncle a d'excellentes qualités; il est assez bon Domestique, un peu brusque.... c'est un défaut qu'il faut éviter. M. de Franceval est fort content de vous, il vous reproche un peu de timidité... c'est la marque d'un caractere heureux; l'effronterie ne sied à personne.... vous êtes de Picardie, tous les gens de cette Province nous sont chers.

GERMAIN, *avec beaucoup de timidité pendant toute la Scene.*

Madame est peut-être née....

Mde. DE FRANCEVAL.

Oui, mon mari & moi, nous en sommes; nous espérons revoir avant peu cette chere patrie: mon Gendre ira avant nous, & vous emmenera; cela ne vous fera pas de peine.

GERMAIN, *embarrassé.*

Madame....

Mde. DE FRANCEVAL.

Je vous recommande des soins, de l'attention; mon gendre est homme d'humeur fort aisée, il aura pour vous tous les égards que vous mériterez.

GERMAIN, *avec intérêt.*

Madame, ce mariage doit donc se terminer incessamment?

Mde. DE FRANCEVAL.

Mais sous huit jours.... ah! te voilà, ma fille?

SCENE VII.

Mde. DE FRANCEVAL, LUCIE, GERMAIN.

LUCIE, *d'un air triste.*

BONJOUR, ma chere mere; Rosette vient de me dire

que M. de S. Fleurille arrivoit aujourd'hui.

Mde. DE FRANCEVAL, *d'un air content.*

Oui, & tu n'en es pas fâchée, n'est-ce pas ?

LUCIE, *avec ingénuité.*

Fâchée, pardonnez-moi : mais il devoit être absent bien plus long-temps.

Mde. DE FRANCEVAL.

Cela est vrai : il a trouvé dans ses affaires beaucoup moins d'embarras qu'il n'en avoit prévu.

GERMAIN, *à part.*

Il y a des gens à qui tout réussit.

Mde. DE FRANCEVAL.

Il sembloit qu'à son arrivée... (*elle se retient en voyant Germain.*) Germain, laissez-nous ; (*à Germain qui sort.*) il faut désormais regarder ma fille comme votre maîtresse.

GERMAIN, *avec beaucoup d'émotion.*

Ah ! Madame.. je ne l'ai jamais regardée autrement ; je serois trop flatté que mon zele, ma fidélité... Madame... depuis huit jours que je suis ici, aucune occasion ne m'a mis à portée de vous faire connoître mes sentiments ; mais dès le premier instant, j'ai voué à Mademoiselle, & à sa famille, une obéissance... & un attachement... qu'elle pourra mettre à l'épreuve dans toutes les circonstances.

SCENE VIII.

Madame DE FRANCEVAL, LUCIE.

Mde. DE FRANCEVAL.

CE petit compliment est plein d'honnêteté... ce garçon me paroît avoir l'ame sensible : mon mari avoit formé des soupçons.

LUCIE, *avec trouble.*

Des soupçons ?

Mde. DE FRANCEVAL.

Oui, ma chere enfant, ton pere a quelques ennemis ; il craignoit que Germain ne fût un émissaire secret envoyé pour nous nuire, Rosette avoit d'autres idées ; je ne sçais quel sentiment m'a porté à le défendre... il est trop timide pour se déguiser ; un sujet comme cela est un vrai cadeau à faire à ton époux.

LUCIE.

A mon époux ?

Mde. DE FRANCEVAL.

Oui, à Monsieur de S. Fleurisse.

LUCIE.

Mais il ne l'est pas encore, ma chere mere.

Mde. DE FRANCEVAL.

Je le regarde déjà comme tel ; tu sçais que depuis longtemps ce mariage est arrêté ; il faut t'instruire des raisons qui nous pressent de le conclure : ma chere enfant, je vais te dévoiler des mysteres étonnants, puisses-tu sans cesse te les retracer, pour te garantir des foiblesses de notre sexe ; je t'ai donné des instructions que l'on refuse ordinairement aux filles de ton âge ; que ma confiance serve à te préserver des pieges dans lesquels le défaut d'expérience engage les jeunes personnes auxquelles on fait un mérite d'une ignorance désavouée par la nature : puisse enfin mon exemple te servir de leçon ; ce n'est point une mere, c'est une amie qui va te faire partager tous les chagrins qu'elle a essuyés ; c'est de toi que dépend sa félicité, c'est toi qui vas décider le destin d'un pere & d'une mere qui t'adorent... Asseyons-nous.

Tu crois te connoître, mon enfant, & cependant tu ignores le secret de ton existence. Le nom que tu portes, le mien, celui de ton pere, sont des voiles artificieux employés par le crime, pour nous dérober aux justes poursuites des loix & de la nature.

LUCIE, *avec candeur.*

Par le crime, maman, vous en êtes incapable.

Mde. DE FRANCEVAL *fait tous les détails suivants avec beaucoup d'attendrissement.*

Ecoute-moi, je te prie, avec attention ; l'aveu qu'il faut que je te fasse, demande de ma part un recueillement & des réflexions qui me coutent ; aie de moi assez de pitié pour ne pas m'en distraire.

Le vrai nom de ton pere est Vorcelles ; il étoit au service il y a dix-huit ans ; il vint en semestre dans notre Province, chez un de ses oncles. Le château qu'il habitoit, & celui de mon pere, étoient voisins. La chasse, les amusements, rendirent bientôt Vorcelles & mon pere inséparables ; il ne quittoit pas notre maison ; plusieurs petites fêtes, des cadeaux de peu de valeur, établirent d'abord entre lui & moi une liaison de galanterie, qui avoit l'air d'un badinage ; le

cœur

cœur y prit insensiblement interêt ; ce qui n'étoit qu'un jeu, devint une habitude, que nous n'aurions pu rompre qu'avec douleur. Mon pere s'amusoit de l'inclination que nous prenions l'un pour l'autre : il m'ordonnoit d'aimer Vorcelles, je ne lui obéis que trop facilement. Une maladie légére qui survint à Vorcelles, l'éloigna plusieurs jours ; sa santé rétablie, il parut. Ce moment fut le premier où je sentis combien il étoit nécessaire à mon bonheur. Un doux ravissement s'empara de tous mes sens, lorsque je le revis ; il me consoloit des inquiétudes qu'il m'avoit données : les efforts que je faisois pour lui cacher tout le plaisir que me causoit son rétablissement, lui décéloient un trouble qu'il sembloit partager... Enfin que te dirai-je ? Vorcelles s'égara... Je devins foible... & ma sensibilité me coûta ma vertu.

LUCIE, *avec douleur.*

Ah ! ma mere...

Mde. DE FRANCEVAL.

Les regrets, les remords, auxquels nous fumes en proie, ne peuvent se dépeindre ; je t'épargnerai le détail du désespoir qui suivit notre imprudence ; la honte sembloit attachée aux pas de Vorcelles & aux miens ; nous n'osions nous rencontrer. Mon malheur n'étoit pas au comble ; deux mois passés dans la douleur, n'avoient pas expié ma faute ; je m'apperçus, avec effroi, des suites cruelles qu'elle devoit avoir. Epuisée de larmes, accablée de désespoir, j'invoquai mille fois la mort, j'étois réservée à des tourments plus cruels. L'oncle de Vorcelles réveilla un procès que mon pere avoit mal terminé ; l'entrée de notre maison fut défendue à son neveu ; mon pere crut le punir en disposant de ma main ; un de ses amis qui lui en avoit fait la demande, fut choisi pour mon époux ; je fus sacrifiée à la vengeance ; le mariage alloit se conclure ; ma situation étoit affreuse : Vorcelles étoit instruit de mon état ; son honneur, son amour, lui inspirerent un dessein que la nécessité me fit approuver. Il vendit sa Compagnie, & me proposa secrettement d'aller dans un climat étranger, unir notre destinée & nos malheurs : séduite, touchée de son procédé, forcée par les circonstances, j'abandonnai mon pere, pour suivre mon amant... Nous voulions passer en Angleterre ou en Hollande ; mais des obstacles que nous prévimes, nous firent décider pour l'Espagne ; nous y arrivames heureusement.

Pendant les deux dernieres phrases, Francœur est entré avec

une Lettre à la main ; il a fait beaucoup de signes à Lucie, qui ne les a pas vu. Mde. de Franceval l'apperçoit, & lui dit avec humeur :

Que voulez-vous, Francœur ?

SCENE IX.

FRANCŒUR, Mde. DE FRANCEVAL, LUCIE.

FRANCŒUR, *avec contrainte.*

MADAME n'a pas appellé ?

Mde. DE FRANCEVAL, *avec humeur.*

Non, laissez-nous.

FRANCŒUR.

Madame est-elle contente de mon neveu ?

Mde. DE FRANCEVAL.

Oui, il est docile, il faut l'être ; obéir est le premier talent d'un domestique.

FRANCŒUR.

Ah ! Madame, il profite de tout ce qu'on lui dit... Il est bien élevé d'ailleurs... il lit... il écrit... Ah ! il écrit (*Il montre la Lettre qui est dans son chapeau à Lucie*) comme un Ange.

Mde. DE FRANCEVAL.

Va-t-en donc.

FRANCŒUR.

J'obéis, Madame, j'obéis.

SCENE X.

Mde. DE FRANCEVAL, LUCIE.

LUCIE.

AH ! ma mere, je vous ai causé bien des chagrins dès ma naissance.

Mde. DE FRANCEVAL.

Tu peux tout réparer, ma chere fille : je t'ai dit, je crois, que nous fumes en Espagne ; notre premier soin fut de rendre légitime une union jusqu'alors criminelle ; ton pere prit le nom de Franceval ; nous étions à Cadix ; un Négociant rechercha notre connoissance, (c'étoit le frere de S. Fleuciſſe) tu l'as vu plusieurs fois. L'amitié & les soins de cet

honnête homme nous fournirent des moyens avantageux de faire valoir les fonds qui nous étoient restés. Le Ciel parut enfin touché de nos peines; tout nous devint prospere; nous nous trouvames, au bout de quelque temps, à la tête d'une fortune considérable. Rien n'auroit manqué à notre contentement, si les remords nous eussent laissé jouir en paix des biens de la fortune; mais l'idée de mon pere, si cruellement abandonné, me persécutoit. Les poursuites qu'il fit contre nous mirent le comble à ma douleur. Nos précautions continuelles nous conserverent ignorés.

LUCIE, *avec candeur & intérêt.*

Mais, maman, mon pere ne cessa donc pas un instant de vous aimer... ses sentiments furent toujours les mêmes; ne vous a-t-il jamais donné les chagrins que doit causer l'inconstance? Vous a-t-il toujours chérie autant que vous méritez de l'être?

Mde. DE FRANCEVAL.

S'il eût changé, ma fille, je n'aurois pu soutenir la vie; nous ignorons encore l'amertume & l'embarras d'un reproche; je ne lui en ai jamais fait, il n'en a jamais mérité. Depuis seize ans, la constance de notre union n'a point été altérée. Tu sçais qu'il y a un an que nous avons quitté Cadix; S. Fleurisse étoit venu voir son frere; ton pere se confia à lui; c'est le premier qui ait partagé nos peines, & il nous a prouvé qu'il en étoit digne: il nous a acheté le Château où nous sommes, il s'est chargé d'aller lui-même chez mon pere, il s'y est annoncé comme notre gendre, nos intérêts sont devenus les siens. Il a sollicité une réconciliation dont tu dois être le prix, il vient réclamer un bien dont il a déjà pris le titre: oui, ma chere fille, c'est toi qui dois cimenter une paix de laquelle dépend ma tranquillité; mon pere, jusqu'à présent inexorable, est déjà prévenu de tes charmantes qualités, il ne pourra résister à tes caresses; il ignore que nous sommes en France; tu saisiras, pour le lui apprendre, le moment où il te serrera dans ses bras. Les larmes de sa joie deviendront le sceau de mon pardon; le charme de la nature, ranimant sa vieillesse, ne lui laissera pas la force de se rappeller mon crime.

LUCIE, *avec attendrissement.*

Ah, ma mere! Puissé-je être digne....

Mde. DE FRANCEVAL.

Adieu, ma fille, je suis trop émue pour t'en dire davan-

tage, & tu dois avoir besoin de réflexions... Embrasse-moi, ma chere enfant; si l'amour a causé nos malheurs, songe que c'est toi qui dois nous les faire oublier.

SCENE XI.

LUCIE, *seule.*

Et je pourrois trahir sa tendresse, je pourrois résister à des sollicitations aussi touchantes!... Ah! Germain... Germain... Par quel enchantement as-tu pu me conduire à douter de mon obéissance? Ces soins dangereux que tu me rends avec tant d'empressement... ces charmes que tu emploies pour me séduire, pourroient-ils me faire oublier ces devoirs si chers, si respectables?... Quel destin t'a conduit ici, pour persécuter une fille infortunée qui n'a pas eu la force de t'éloigner?

SCENE XII.

LUCIE, FRANCŒUR.

FRANCŒUR.

Mademoiselle, Mademoiselle, voici une Lettre.

LUCIE, *fuyant.*

Je ne la recevrai point; laissez-moi, laissez-moi.

FRANCŒUR.

Mademoiselle, je vous en prie... il est désespéré... Si vous le voyiez...

LUCIE, *avec vivacité.*

Si je le voyois!... Ah! je ne le verrai plus.

FRANCŒUR.

Voilà bien autre chose à présent... Eh bien, Mademoiselle, je vais lui dire... mais s'il fait des sottises, je n'y suis pour rien, d'abord.

LUCIE, *toujours du même ton.*

Qu'il sorte, qu'il me laisse... Francœur, dites-lui de ne point faire des folies. Mais, il est donc bien fâché?

FRANCŒUR.

Il extravague, il perd la tête.

LUCIE, *avec chagrin.*

Mais que veut-il que j'y faſſe ? (*avec inquiétude.*) que peut-il m'écrire ?

FRANCŒUR.

Eh ! liſez, liſez, cela ne gâtera rien.

LUCIE, *héſitant.*

Voyons donc.

BILLET.

„ MADEMOISELLE, ſi l'on mouroit de déſeſpoir, je ne „ ſerois déjà plus : tout eſt conjuré contre moi ; votre cœur „ eſt déſormais le ſeul bien qui me reſte... Monſieur de S. „ Fleuriſſe arrive, il veut me le ravir... Vous ſeriez à lui „ pour jamais !... Ma chere Lucie, il faut que je vous parle „ avant ſon arrivée, choiſiſſez le moment... Je ne ſçais pas „ ſi j'aurai la force de l'attendre... Je meurs d'impatience ; „ je ceſſerois de vivre, s'il ne falloit pas, en même temps, „ ceſſer de vous aimer. „

(*avec douleur.*)

Ah, Dieux !... Eh voilà comme ils nous aveuglent !

FRANCŒUR.

Eh bien, Mademoiſelle ?

LUCIE.

Dites-lui que je ne le verrai point... Non, abſolument, j'y ſuis réſolue.

FRANCŒUR, *d'un ton larmoyant.*

Ah, Mademoiſelle ! que dites-vous ? Mais ſongez donc... Il en mourra... Si l'on mouroit de déſeſpoir, il ne ſeroit été à plus... s'il ne falloit pas ceſſer de vous aimer... Liſez donc, liſez encore une fois, Mademoiſelle.

LUCIE, *d'un ton compoſé.*

Je vous ordonne... (*avec tendreſſe.*) Mais, dis-lui qu'il ne me voie point... Quel acharnement ! qu'il s'en aille ; non, je ne veux pas entendre parler de lui.

FRANCŒUR, *vivement.*

Ma foi, Mademoiſelle, je ne lui dirai point cela ; il y auroit de la cruauté... de la barbarie... ce ſeroit lui percer le cœur... Si vous pouvez ceſſer tout de ſuite de l'aimer, il ne vous oubliera pas ſi tôt, lui. Ah ! c'eſt cruel : Tenez, Mademoiſelle, je vous le dis franchement, je le tromperai plutôt, je lui dirai que vous conſentez à le voir.

LUCIE.

Gardez-vous-en bien. Ah, Ciel ! à quoi donc ſuis-je réduite

te? Eh! qui peut autoriser des démarches aussi imprudentes?

FRANCŒUR, *d'un air touchant.*

De la pitié, Mademoiselle, de la compassion; tenez, il se rendra dans une heure au Jardin, dans une heure... il sera plus tranquille... vous pourriez vous y rencontrer... vous lui direz de s'en aller, vous ferez de lui tout ce que vous voudrez.

LUCIE.

Au jardin, mais point du tout, cela auroit l'air d'un rendez-vous... Non, je vous dis, je ne veux pas le voir; s'il venoit, si c'étoit pour me dire adieu... mais rien qui puisse me compromettre; en passant... à la bonne-heure.

FRANCŒUR, *précipitamment.*

Oui, en passant: tenez, ici, Mademoiselle, dans une heure; vous venez souvent dans cette salle; il sera ici à causer avec moi; vous traverserez, nous vous arrêterons, si vous voulez, malgré vous,.. Qu'il va être content... Je vais lui dire. Ma foi, Mademoiselle... il va revenir de loin.

SCENE XIII.

LUCIE, *seule.*

JE consens à le voir... Malheureuse!... Et je n'ai pu m'en défendre! Je le verrai... pour lui dire de s'éloigner. Ah! ma tendre mere, recevez des larmes que je rougirois de verser devant vous. Amour! amour! si tu peux maîtriser un cœur pur, ami de l'honnêteté; si tes droits s'étendent sur l'innocence... quel sera donc l'empire de la vertu?

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GERMAIN, FRANCŒUR.

GERMAIN, *avec beaucoup de véhémence pendant toute la Scene.*

ELLE n'a pas voulu recevoir ma lettre! Que je suis malheureux!

FRANCŒUR.

Eh! mais, Monſieur, donnez-vous donc le temps de ſçavoir les choſes? elle a fait des façons d'abord; eſt-ce que ce n'eſt pas la regle?... mais à la fin...

GERMAIN.

A la fin elle l'a reçue. Ah, mon cher Francœur! Eh bien, qu'a-t-elle répondu?

FRANCŒUR.

Répondu? Ma foi, cela n'eſt pas trop aiſé à vous faire entendre; tout ce que je ſçais, c'eſt qu'elle m'a répondu oui, en me diſant non.

GERMAIN.

A-t-elle conſenti de m'accorder un rendez-vous?

FRANCŒUR.

Conſenti... non.

GERMAIN.

Elle a refuſé?

FRANCŒUR.

Non plus.

GERMAIN.

Mais, qu'a-t-elle dit?

FRANCŒUR.

Rien de poſitif.

GERMAIN.

Ah! de grace, tire-moi d'inquiétude, tu me fais mourir.

FRANCŒUR.

Eh, Monſieur! Ne ſçavez-vous pas que les femmes ne ſe font jamais mieux entendre que lorſqu'elles ne veulent pas s'expliquer?

GERMAIN.

Enfin ſur quoi puis-je compter?... (*Francœur rit.*) Finis donc de plaiſanter.

FRANCŒUR.

Eſt-ce que je ſerois auſſi gai, ſi je voulois vous annoncer une mauvaiſe nouvelle? Vous pouvez compter qu'elle ſera ici avant une demi-heure.

GERMAIN.

Elle te l'a aſſuré?

FRANCŒUR.

Non vraiment; mais elle ſe trouvera ici à deſſein, ſans y penſer... pendant que nous nous occuperons d'elle, en parlant d'autre choſe,... & nous la retiendrons, malgré elle, de

bonne volonté... c'eſt clair, c'eſt arrangé comme cela. Enfin, vous la verrez, vous lui parlerez, c'eſt à vous à mettre le temps à profit.

GERMAIN.

Hélas! comment lui faire ſentir toutes mes peines?

FRANCŒUR.

Mais vous êtes tout-à-fait ſingulier, Monſieur: Comment? comment? Eh! déterminez-la d'abord à ne pas ſe marier à Monſieur de S. Fleuriſſe; il faut lui dire les choſes comme vous les penſez; il faut ſe déclarer: vous êtes de bonne foi, & on diroit que vous voulez la tromper. Pourquoi ne lui avoir pas encore appris votre vrai nom? Peut-être cela l'auroit-il décidée.

GERMAIN.

Eh! mon ami, que fait le nom? Elle ſçait que je ſuis Gentilhomme, que je ſuis au ſervice: lui ai-je montré d'autres ſentiments que ceux de l'honneur? Ne m'as-tu pas conſeillé le premier d'attendre les nouvelles que je devois recevoir de ma famille, avant de la lui faire connoître? Elles ſont venues ces nouvelles; crois-tu qu'il faille l'en inſtruire? Eſt-ce en lui diſant que mon pere me déſavoue, que je ſuis abandonné de tous ceux qui me touchent, que je pourrai l'intéreſſer en ma faveur?

FRANCŒUR.

Francœur vous reſte, Monſieur; Mademoiſelle Lucie vous aime; que voulez-vous de plus? Je ne ſçais pas ſi vous avez tort, ſi vous avez raiſon; mais, vive Dieu, je vous ſuis attaché; que Mademoiſelle Lucie nous ſeconde; tenez, quand il faudroit l'enlever à Monſieur de S. Fleuriſſe, à dix, à vingt, à trente, à l'univers, au diable, vous l'épouſerez, Monſieur; mon cœur eſt à vous, vous m'avez gagné; ce n'eſt pas par intérêt, ainſi cela ne doit pas vous être ſuſpect.

GERMAIN, *avec bonté.*

Je connois tes ſentiments; va, ſi je doute de quelque choſe, c'eſt de pouvoir te récompenſer autant que je le voudrois.

FRANCŒUR.

Récompenſé! je ne veux point l'être; je croirois vous avoir vendu mes ſervices; c'eſt le cœur, Monſieur, c'eſt l'attachement; cela ne s'achete pas. Vous voir heureux, voilà mon ſalaire; que Mademoiſelle Lucie ſoit contente auſſi, car je l'aime autant que vous; ſi je ne ſçavois pas que vos intentions ſont bonnes... je vous crois trop honnête homme

pour

pour la tromper... c'eſt une brave fille ; c'eſt l'honnêteté, la bonne foi... La bonne foi ! en vérité il y en a ſi peu actuellement parmi les femmes, qu'il y auroit conſcience de travailler à détruire ce qu'il leur reſte.

GERMAIN, *avec feu.*

Tes ſoupçons me font injure, mon cher camarade, rends-moi plus de juſtice ; va, crois que je n'ai jamais reſſemblé à ces monſtres élégants, qui, devenus les tyrans d'une femme qu'ils ont rendu foible, ne trouvent d'autre plaiſir dans ſa défaite, que celui de la divulguer ; qui ne ſemblent jouir de leur triomphe, qu'en jettant ſur la victime qu'ils ont immolée à leur déréglement, le déshonneur & les mépris qui devroient les couvrir eux-mêmes. Le plaiſir pur & chaſte d'offrir à la vertu qui chancelle les reſſources d'un reſpect inviolable, eſt ignoré de ces ames brutales ; & tu crois que je pourrois partager leur infamie ? Non ; j'ai voué à Lucie un hommage auſſi tendre, auſſi vrai que ſon cœur, ſes charmes ont ſubjugué le mien ; ſa beauté m'a ſéduit ; je lui dois de l'admiration. Mais chérir ſa modeſtie & ſa douceur, conſerver à ma délicateſſe la pureté & l'éclat de ſon innocence, adorer ſa vertu, lui ſacrifier, s'il le faut, juſqu'aux intérêts de ma flamme, voilà la gloire d'un honnête homme, & ce ſont-là mes trophées.

FRANCŒUR.

Vous avez raiſon ; avec de pareils ſentiments, on ne ſera jamais fâché de vous aimer : cependant je prévois bien de l'embarras dans toute cette affaire. Mademoiſelle Lucie paroît décidée à épouſer M. de S. Fleuriſſe : on voit bien que cela lui fait de la peine ; mais...

GERMAIN, *fort ému.*

Epouſer M. de S. Fleuriſſe ! Mais pourquoi ce mariage eſt-il devenu ſi néceſſaire ? Depuis que tu es ici, n'as-tu pu pénétrer les raiſons ?... Lucie a-t-elle toujours évité d'entrer en explication à ce ſujet ? Son ignorance lui a-t-elle toujours ſervi de prétexte ?

FRANCŒUR.

Ma foi, Monſieur, je ne ſçais qu'en penſer ; je me ſuis bien apperçu qu'elle avoit eu avec ſa mere un entretien, où il s'étoit paſſé quelque choſe d'extraordinaire ; Madame eſt ſortie ſinguliérement agitée, au point qu'elle ne m'a pas apperçu ſur ſon paſſage, & j'ai trouvé Mademoiſelle d'une humeur... Ah ! tenez, ce n'eſt pas pour me vanter ; mais il

falloit que ce fût moi pour lui faire lire votre Lettre. N'entendez-vous pas du bruit?... C'est le pere & la mere.

GERMAIN

Guette bien le moment où nous nous rejoindrons, pour attendre Lucie... Je vais rêver aux moyens de faire réussir un projet qui m'occupe...

FRANCŒUR.

Chut... chut... Paix donc.

Ils s'occupent tous les deux à ranger les meubles qui sont dans l'appartement.

SCENE II.

M. & Mde. DE FRANCEVAL, GERMAIN, FRANCŒUR.

Mde. DE FRANCEVAL.

LAissez, laissez; nous voulons être seuls; Francœur, emmene ton neveu; eh bien, commence-t-il à s'enhardir? (*Germain la salue.*)

FRANCŒUR.

Oui, Madame, oui; je crois que nous en ferons quelque chose.

Mde. DE FRANCEVAL.

Bon, tant mieux. (*Germain la salue encore.*) Ah, c'est fort bien, laissez-nous. (*Elle rappelle Francœur qui sort.*) Francœur, va chez ma fille lui demander...

FRANCŒUR.

Oui, Madame, j'y vais, moi, ou Germain, cela le dégourdira.

Mde. DE FRANCEVAL.

Ecoute donc, vas-y toi-même; demandes-lui si elle veut venir au-devant de son futur époux: cela pourroit lui faire plaisir; qu'elle vienne nous trouver, nous partirons bientôt.

FRANCŒUR.

J'y vais, Madame, j'y cours. (*Il dit en sortant à Germain qui est rêveur.*) Eh bien, à quoi rêves-tu?... Monsieur... allons donc, allons donc.

SCENE III.

Monſieur & Madame DE FRANCEVAL.

M. DE FRANCEVAL.

CE Francœur eſt plaiſant.

Mde. DE FRANCEVAL.

Je crois que l'honnêteté du neveu ne feroit pas de tort à la franchiſe de l'oncle.

M. DE FRANCEVAL.

Cette franchiſe ne peut trop s'eſtimer; j'aime ſon humeur; c'eſt la tournure du vieux Soldat, bruſque, téméraire, mais vrai, dévoué; ſes manieres qui reſpirent la rudeſſe, inſpirent la confiance.

Mde. DE FRANCEVAL.

Tu ne ſçaurois comprendre, mon ami, de quel poids mon cœur eſt ſoulagé depuis que j'ai révélé à Lucie ces vérités cruelles que j'avois tant de peine à lui cacher; le fardeau de mon ſecret commençoit à devenir inſupportable.

SCENE IV.

M. & Mde. DE FRANCEVAL, FRANCŒUR.

FRANCŒUR.

MONSIEUR, Mademoiſelle Lucie dit qu'elle ne s'amuſera pas à aller au-devant de ſon futur époux, elle eſt même un peu indiſpoſée.

Mde. DE FRANCEVAL, *vivement.*

Indiſpoſée! qu'a-t-elle donc?

FRANCŒUR.

Oh rien, ce n'eſt rien, Madame; elle dit ſeulement qu'elle a beſoin de repos.

Mde. DE FRANCEVAL.

Tu m'avois effrayée; il faut la laiſſer bien tranquille.

FRANCŒUR, *avec une impatience qu'il veut diſſimuler.*

Monſieur & Madame iront donc tous ſeuls au-devant de Monſieur de S. Fleuriſſe?

Mde. DE FRANCEVAL.

Oui, peut-être.

FRANCŒUR.

Vous allez partir tout-à-l'heure, n'eſt-ce pas, Monſieur? Il faudra faire apprêter la chaiſe à deux places; je crois que vous feriez bien de vous dépêcher.

M. DE FRANCEVAL.

Eh! oui, oui... Va-t-en, nous ferons avertir.

FRANCŒUR.

Bon... c'eſt bon, Monſieur... Je dis c'eſt l'affaire de deux minutes; c'eſt que d'ailleurs, vous voyez bien que ſi ce Monſieur étoit une fois arrivé, vous ne pourriez plus aller au-devant de lui. Vous ferez dire quand vous voudrez partir. (*Il ſort.*)

SCENE V.

Monſieur & Madame DE FRANCEVAL.

Mde. DE FRANCEVAL.

NOTRE cœur eſt ſujet à des révolutions bien ſubites; un mot, ce mot d'*indiſpoſée*, m'a repréſenté ma fille ſouffrante. Cette chere enfant, je l'ai inſtruite de ces choſes étranges avec trop peu de précautions... Pourquoi reſte-t-elle dans ſa chambre?...

M. DE FRANCEVAL.

Je ne vois rien en cela d'étonnant; il eſt naturel qu'elle cherche à ſe recueillir; elle a été ſurpriſe; ſon imagination une fois repoſée, elle paſſera de l'incertitude à la ſatisfaction de ſe connoître, & le terme deſiré de toutes nos peines deviendra pour elle le préſage d'une tranquillité inaltérable.

Mde. DE FRANCEVAL.

Puiſſe-t-il l'être auſſi pour nous. Je ne ſçais; j'étois au-deſſus de toutes les craintes, & depuis un moment, le bonheur dont je me flattois me ſemble une illuſion. Ah, mon cher Vorcelles!... Le Ciel ne nous a-t-il pas aſſez puni!...

M. DE FRANCEVAL, *avec chaleur.*

Ma tendre amie, ſi ta foibleſſe ne te permet pas de ſurmonter tes craintes, tâche au moins de n'être pas ſans confiance. Chere épouſe, nos cœurs ont-ils à ſe reprocher des actions criminelles? Si la nature alarmée te fait voir ta fille en proie à une agitation que tu aurois dû prévoir, pourquoi ne te préſente-t-elle pas l'aſpect conſolant d'un pere qui vou-

droit, peut-être, hâter le moment où il aura le plaisir de t'embrasser ? Vois ce pere vénérable renaître dans les bras d'une fille chérie, qu'il se reprochera d'avoir trop punie ; il ne se rappellera notre imprudence, que pour en repeter le pardon ; tu recueilleras les larmes que le souvenir d'une sévérité cruelle lui fera verser...

Mde. DE FRANCEVAL, *attendrie.*

Ah, mon ami ! combien la douleur ne lui en a-t-elle pas fait répandre ! Une fille ingrate qu'il a cru séduite... S'il avoit connu la beauté de ton ame, s'il pouvoit se représenter combien son inflexibilité nous a fait souffrir...

M. DE FRANCEVAL, *vivement.*

S'il connoissoit les peines que sa rigueur nous a causées, il nous seroit moins doux de les lui retracer ; nos soins, nos attentions, fourniront à sa vieillesse des charmes que notre gendre & notre fille nous feront goûter à leur tour. Dans une heure, dans un moment S. Fleurisse arrive ; il va nous assûrer notre sort ; ce digne bienfaiteur va partager le bonheur dont il a été l'instrument ; notre chere Lucie, en couronnant son amour, va payer sa générosité. Que tes soupçons desespérants cédent au sentiment qui m'inspire. Ah, ma tendre épouse ! l'instant où je te verrai croire à notre félicité, est celui où je commencerai d'en jouir.

Mde. DE FRANCEVAL.

J'y crois, mon cher ami ; va, je me reprocherois d'avoir tardé ton bonheur ; une femme chérie d'un mari qu'elle adore, peut-elle connoître des peines que l'amour ne rende supportables.

SCENE VI.

M. & Mde. DE FRANCEVAL, ROSETTE.

ROSETTE, *accourant avec gaieté.*

MADAME, Monsieur, le Valet de Monsieur de S. Fleurisse... il arrive... il est dans la cour... il fait claquer son fouet. Ah ! il est bien joyeux.

M. DE FRANCEVAL.

Et tu n'es pas fâchée de le voir non plus, n'est ce pas ?

ROSETTE.

Mais, Madame sçait bien que nous ne nous haïssons

point. Si les choſes réuſſiſſent... Monſieur nous a promis... Ah! tenez, le voilà.

SCENE VII.

M. & Mde. DE FRANCEVAL, RENE'.

M. & Mde. DE FRANCEVAL, *enſemble.*

EH! te voilà, René? Bonjour.

M. DE FRANCEVAL.

Et ton Maître, où eſt-il?

RENE'.

Dans l'inſtant il eſt ici, Monſieur; je l'ai laiſſé à la derniere poſte. Monſieur & Madame ſe ſont toujours bien portés? Mon Maître eſt bien impatient d'arriver.; nous n'avons point ménagé nos montures... A propos, & Mademoiſelle Roſette, comment vont les plaiſirs?

ROSETTE.

Fort bien, fort bien, Monſieur le Poſtillon; & vous, la fatigue?

RENE'.

Ah, comme cela... là. là.

M. DE FRANCEVAL, *à ſa femme.*

Allons au-devant de notre bon ami... nous pourrons l'attendre au bout de l'avenue (*Il baiſe la main de Madame de Franceval, & lui dit.*) Eh bien! ces idées noires ſubſiſtent-elles toujours? Venez vous convaincre que vos craintes ne ſont que des chimeres... René, tu ſçais le chemin de l'office, n'oublie pas de te rafraichir. (*Ils ſortent.*)

RENE'.

Ma foi, Monſieur, pour ne pas l'oublier, j'y vais tout de ſuite; j'aime à ne pas négliger mes commiſſions.

SCENE VIII.

ROSETTE, *ſeule.*

NE pas négliger ſes commiſſions,.. C'eſt fort bien fait. Mais, Monſieur René, ſans vous déplaire, vous n'êtes pas trop galant. On l'attend, on croit qu'il n'arrivera jamais; il arrive... on ne peut pas lui déguiſer le plaiſir qu'on reſ-

ſent de le voir... & ſon premier ſoin eſt d'aller ſe rafraîchir; en vérité, les filles qui ont du penchant pour certains hommes, ſont bien malheureuſes; il mériteroit que Francœur devînt amoureux de moi... s'il ne l'eſt pas déjà. C'eſt dommage qu'il ſoit ſi bruſque, il pourroit... Oui, oui, Monſieur René, il me plaira... pour vous faire enrager: il eſt bruſque, eh bien, le talent d'une jolie femme eſt d'apprivoiſer un homme ſauvage; & puis il ne l'eſt pas à un point: Je crois que je commence à l'aimer... Le voilà... Je crois que je ne l'aime plus.

SCENE IX.

ROSETTE, FRANCŒUR.

FRANCŒUR.

MADEMOISELLE Roſette, quel eſt cet original que je viens de rencontrer dans l'office? botté... crotté...

ROSETTE, *très-gaiement.*

C'eſt un homme qui vient de deſcendre de cheval.

FRANCŒUR.

Je le ſçais bien... Mais qui eſt-il?

ROSETTE, *malicieuſement.*

Il ſe rafraîchit, parce qu'il a couru la poſte; c'eſt mon amoureux.

FRANCŒUR.

C'eſt votre amoureux, il a couru la poſte; cela m'avance beaucoup.... Dites-moi donc qui c'eſt?

ROSETTE.

C'eſt Monſieur René.

FRANCŒUR.

Monſieur René; & qu'eſt-ce que ce Monſieur René?

ROSETTE.

C'eſt le Valet de Monſieur de S. Fleuriſſe.

FRANCŒUR.

Ah! je m'en ſuis douté.... Et le Maître où eſt-il?

ROSETTE.

Monſieur & Madame ſont allés juſqu'au bout de l'avenue au-devant de lui.

FRANCŒUR.

Il ſera donc ici décidément aujourd'hui?

ROSETTE.

Dans une heure.

FRANCŒUR.

Ah ! ventrebleu... Dites-moi, Mademoiſelle Roſette, quel homme eſt-ce que ce Monſieur de S. Fleuriſſe ? eſt-il aimable ?

ROSETTE.

Qu'eſt-ce que cela vous fait ? (*ironiquement.*) A quel chapitre en êtes-vous actuellement de vos méditations guerrieres ?

FRANCŒUR, *à part.*

J'en ſuis à battre en retraite. (*à Roſette.*) Mais parlons ſérieuſement. Tenez, en conſcience, je ſerois fâché que Mademoiſelle Lucie épousât un homme qui ne ſeroit pas à ſa fantaiſie.

ROSETTE.

Eh bien, il l'eſt, Monſieur, conſolez-vous.

FRANCŒUR.

Eſt-ce un Militaire ?

ROSETTE.

Non, vraiement.

FRANCŒUR.

Ce n'eſt pas un homme de Robe ?

ROSETTE.

Non, c'eſt un Abbé.

FRANCŒUR.

Ne plaiſantez donc pas... Dites-moi donc, je vous en prie, comment ce mariage s'eſt-il arrangé ?

ROSETTE.

De quoi vous mêlez-vous ? Tenez, ne faut-il pas rendre compte à Monſieur. Quand vous ſçaurez répondre aux queſtions qu'on vous fait, on ſçaura ſatisfaire aux vôtres. Et puis ſi vous êtes ſi curieux, tenez, le voilà cet original ; vous pouvez l'interroger, il vous inſtruira mieux que moi, car il en ſçait davantage ; accommodez-vous.

SCENE X.

FRANCŒUR, ROSETTE, RENE'.

RENE',

AH ! ma belle Roſette, nous pouvons à préſent nous expliquer

pliquer. Commençons par t'embraſſer ; il ne me manque plus que cela pour me remettre.

ROSETTE, *malignement.*

Vous êtes trop honnête, Monſieur, je n'ai pas le temps, j'ai à faire ailleurs ; pour ne pas oublier de vous quitter, je m'en vais tout de ſuite... J'aime à ne pas négliger mes commiſſions... Adieu, Monſieur Francœur.

SCÈNE XI.

FRANCŒUR, RENE'

(*Ils ſe regardent beaucoup.*)

FRANCŒUR, *riant.*

Elle eſt drôle cette fille-là.

RENE', *fâché.*

Mais, oui ; elle eſt ſinguliere.

FRANCŒUR, *à part.*

Je ne ſçais pas, ce Monſieur René commence déjà à me déplaire.

RENE', *à part.*

Ce Monſieur Francœur auroit-il fait changer les inclinations de Roſette ?

FRANCŒUR, *à part.*

Il pourroit pourtant m'inſtruire de bien de choſes, faiſons-le jaſer.

RENE', *à part.*

Il faut que je ſçache à quoi m'en tenir. (*à Francœur, d'un ton très-cérémonieux.*) Monſieur eſt apparemment attaché à la maiſon ?

FRANCŒUR, *du même ton.*

Oui, Monſieur, mes occupations me fixent ici.

RENE', *toujours du même ton.*

Monſieur n'eſt pas celui qu'on a retenu pour être Valet-de-chambre de mon Maître, lorſque je vais avoir l'honneur d'être ſon Intendant ?

FRANCŒUR, *du même ton.*

Non, Monſieur, je ſuis à Monſieur de Franceval.

RENE', *avec ſimplicité.*

Eh ! c'eſt Monſieur qui a remplacé Bertrand, qui eſt mort en revenant d'Eſpagne ?

FRANCŒUR.

Monsieur, je ne sçais pas si Bertrand est mort; mais je suis à Monsieur de Franceval, comme vous êtes à Monsieur de S. Fleurisse.

RENE'.

Mademoiselle Rosette l'aimoit bien ce Bertrand; ne l'auriez-vous pas remplacé aussi auprès d'elle?

FRANCŒUR.

Est-ce qu'elle aime les remplacements comme cela, Mademoiselle Rosette? Vous la connoissez bien avant moi?

RENE'.

Depuis qu'elle est avec Madame de Franceval.

FRANCŒUR.

Et votre Maître, depuis quand le servez-vous?

RENE'.

Il y a vingt ans.

FRANCŒUR.

Et combien le servirez-vous encore?

RENE', *bonnement.*

Mais, tant qu'il voudra ne pas me renvoyer. Je lui suis attaché; il va se marier, j'en ferois volontiers autant. Me conseilleriez-vous?..

FRANCŒUR.

Il va se marier. C'est donc une affaire conclue?

RENE'.

Ah! c'est comme si cela étoit fait; c'est décidé depuis si long-temps; il n'aura pas de repos que cela ne soit fini, ni moi non plus.

FRANCŒUR.

Mais on ne vous attendoit pas si tôt.

RENE'.

Il est vrai; mais nous nous sommes hâtés.... Nous avions un bon guide.

FRANCŒUR.

Eh! qui donc, s'il vous plaît?

RENE'.

L'amour.

FRANCŒUR.

L'amour... Vous êtes donc le Serviteur de l'amour.

RENE'.

Oui, c'est lui qui...

FRANCŒUR.

Eh bien, le diable m'emporte ſi on prend jamais le Serviteur pour le Maître. Et, dites-moi, quelles raiſons vous avoient éloigné d'ici?

RENE'.

Comment! vous ne ſçavez donc pas, vous n'êtes pas inſtruit?

FRANCŒUR.

Non, dites-moi, dites-moi?

RENE'.

Monſieur de Franceval ne vous a rien confié? Cela étant, je ne vous en apprendrai pas davantage. (*à part.*) Roſette ne l'aime pas; elle lui auroit déjà tout conté... Au revoir, Monſieur.

FRANCŒUR.

Monſieur toi-même... Je ſuis un grand ſot; il alloit me dire tout... Ecoutez donc, écoutez donc?

RENE'.

Non. Bonjour.

FRANCŒUR, *ſe fâchant.*

Veux-tu bien reſter? Eh! ne m'échauffe pas, je t'en prie.

RENE'.

Qu'eſt-ce que vous voulez?

FRANCŒUR, *très-bruſquement.*

Tu te mocques de moi, je crois. Prends garde que je ne t'apprenne à vivre. Veux-tu bien ne pas rire? Eſt-ce que je ſuis plaiſant?

RENE'.

Non; mais il m'eſt permis de n'être pas triſte?

FRANCŒUR.

Je veux que tu le ſois; reſte donc... Allons, parle.

RENE'.

Parlez vous-même.

FRANCŒUR.

Qu'eſt-ce que fait ton Maître?

RENE'.

Il ne fait rien, il ſe repoſe.

FRANCŒUR.

Il ſe repoſe; il n'eſt donc pas Officier.

RENE'.

Officier... Ah! vous ne ſçavez ce que vous dites.

FRANCŒUR.

Tu n'en a jamais servi, d'Officier ?

RENE'.

Non, car on m'a toujours bien payé mes gages.

FRANCŒUR.

Tu n'as pas été au service non plus ?

RENE'.

Non plus; mais j'ai un frere qui y est encore.

FRANCŒUR.

Eh bien, ton frere est un brave garçon; & toi, tu es un butor.

RENE'.

Bien obligé.

FRANCŒUR.

Et tu dis que ton Maître va se marier ?

RENE'.

Sans doute.

FRANCŒUR.

Tu en as menti.

RENE'.

Vous avez tort; la preuve que je ne mens pas, c'est que je dis la vérité.

FRANCŒUR.

Et tu songes peut-être à épouser Rosette ?

RENE'.

Comme vous voudrez.

FRANCŒUR.

Tu en as encore menti.

RENE'.

Cela se peut bien; en tout cas je vais m'en informer à elle-même; je vais aussi lui demander si elle s'est apperçue que vous êtes devenu fou. (*Il s'enfuit.*)

FRANCŒUR.

Attends, attends, mon camarade...

RENE', *s'en allant.*

Vous êtes trop poli. Adieu, adieu... Ne vous dérangez pas.

SCENE XII.

FRANCŒUR, *seul, avec humeur.*

IL y a de bonnes gens dans le monde... On n'a pas tort de

charger ces eſpeces-là d'apporter de mauvaiſes nouvelles. Il n'y a pas moyen de ſe fâcher avec un homme comme cela; on lui donne des démentis, c'eſt doux, c'eſt tranquille; j'enrage... Ah! double firmament! je ne ſuis pas plus avancé qu'avant de lui parler. M. de Fontreuil mourra de chagrin, ſi le Maître de ce buter-là nous enleve Mlle. Lucie. Nous l'enlever! Je ne le ſouffrirai pas... il ne l'épouſera pas... non; c'eſt dans ma tête; quand le diable s'en mêleroit, elle nous reſtera; je l'épouſerois plutôt. Ah! vous voilà, Monſieur.

SCENE XIII.

GERMAIN, FRANCŒUR.

GERMAIN.

As-tu vu le Valet de M. de S. Fleuriſſe? on dit qu'il eſt arrivé.

FRANCŒUR.

Oui, je l'ai vu, je lui ai parlé, qui plus eſt.

GERMAIN.

Eh bien?

FRANCŒUR.

Eh bien, il ne m'a pas dit un mot de ce que je voulois ſçavoir. C'eſt un animal; il eſt vrai que je m'y ſuis mal pris; je l'ai arrangé auſſi... ah! je l'ai poudé comme il faut; mais bon, cela n'eſt pas ſenſible... il n'y a rien à faire avec ces gens-là.

GERMAIN.

Ah! qu'as-tu fait? Je tremble qu'un zele mal entendu ne t'ait fait tout gâter.

FRANCŒUR.

Ne craignez rien. Eh bien, les idées en queſtion? avez-vous combiné tout cela?

GERMAIN.

Tout eſt prévu; il faut que je meure, ou que j'épouſe Lucie, il faut que S. Fleuriſſe me la cede, ou qu'il m'ôte la vie.

FRANCŒUR.

Il ſera ici dans une heure, vous pouvez vous arranger là-deſſus d'abord.

GERMAIN, *avec beaucoup d'expreſſion.*

Tout eſt arrangé. Lucie ne doit pas tarder à ſe rendre ici;

si mon amour peut la toucher, je vais lui offrir un asyle contre les persécutions de ses parents, & la nécessité d'épouser un homme qu'elle n'aime pas. Un Couvent qui n'est qu'à deux lieues d'ici, la préservera des interprétations méchantes qu'on pourroit donner à sa démarche, une fois éloignée... J'ai pris des mesures pour satisfaire également mon honneur & ma flamme.

FRANCŒUR.

Mais, Monsieur, dans tout cela, est-ce que je resterai à rien faire ? jusqu'à présent je ne vois pas trop...

GERMAIN.

Tu ne me feras que trop nécessaire. Tâche de ne te pas écarter des moyens que je vais t'expliquer, la moindre imprudence les feroit tourner à notre confusion. L'entretien que je vais avoir avec Lucie, décidera de la façon de les mettre à exécution .. Si elle consent à s'éloigner.

FRANCŒUR, *vivement*.

Votre chaise est encore dans le village ; les deux fils de votre hôte nous sont dévoués ; il ne sera pas difficile de la faire partir.

GERMAIN.

C'est ce qui m'inquiete le moins ; mais après son départ, écoute bien ceci, tu ne t'éloigneras pas... voilà deux Lettres.

FRANCŒUR.

Bon.

GERMAIN.

L'une est pour Mde. de Franceval ; je lui découvre mon nom, mon amour & mes intentions.

FRANCŒUR.

Je vous entends.

GERMAIN.

Tu la lui feras remettre par quelqu'un adroit, qui puisse te rendre compte de l'effet qu'elle aura produit.

FRANCŒUR.

Ne vous embarrassez pas.

GERMAIN.

L'autre est pour S. Fleuriste ; je vais te la lire ; il est essentiel que tu sçaches ce qu'elle contient.

BILLET.

„ Monsieur, Votre arrivée & vos projets dérangent „ ceux d'un homme que vous mettez au désespoir ; n'im- „ putez qu'à vous tout ce qui pourroit arriver ici d'extraor-

„ dinaire. Si l'eſtime de Mademoiſelle Lucie ne vous ſuffit „ pas, ſi vous avez aſſez d'ambition pour prétendre à ſa „ main, vous devez avoir aſſez de valeur pour la diſputer. „ Trouvez-vous ſeul, ce ſoir, à neuf heures, au bout du „ parc, à l'entrée du bois... L'un de nous deux n'en ſortira „ plus. Je ſuis votre rival. DE FONTREUIL.

S'il eſt brave, s'il aime Lucie autant que moi, le courage & les armes décideront de la juſtice de nos prétentions.

FRANCŒUR, *avec chaleur.*

Bien, Monſieur, bien... je ſuis votre garant, la victoire ne ſera pas douteuſe... Mais moi, Monſieur, il faudra que je reſte à vous regarder... Ah! ſi ce maudit René vouloit ſuivre le bon exemple... Mais il eſt ſourd, il n'entend rien; c'eſt cela (*il montre ſon cœur.*) qui lui manque... pourvu que ſon Maître ne lui reſſemble pas.

GERMAIN.

Non, Lucie l'eſtime; il ne peut pas être lâche... Mais elle tarde bien; il y a plus d'une heure qu'elle eſt renfermée... Si quelque accident... Je crois l'entendre; mon cœur ne me trompe pas, c'eſt elle. Songe qu'en la quittant il faut être prêt à tout entreprendre... Elle vient, je tremble... je n'en puis plus.

(*Lucie veut traverſer le Théâtre; Francœur va au devant d'elle.*)

SCENE XIV.

LUCIE, FRANCŒUR, GERMAIN.

FRANCŒUR.

MADEMOISELLE, nous ſommes ici.

LUCIE, *d'un ton contraint.*

Que m'importe, laiſſez-moi, laiſſez-moi.

FRANCŒUR.

Venez, venez, Mademoiſelle; il eſt dans le ſecret; il étoit trop chagrin, je n'ai pu lui cacher que vous m'aviez promis de venir ici.

LUCIE, *rougiſſant.*

Mais je ne vous l'ai point promis; je cherche mon pere, ma mere, où ſont-ils donc?

FRANCŒUR.

Ils viennent de ſortir; ils ſont allés juſqu'au bout de

l'avenue au devant de votre prétendu... vous avez le temps... Je suis là... Il a bien de choses à vous dire. Ayez de la patience, Mademoiselle, j'aurai l'œil à tout; je vous avertirai quand nos gens seront de retour.

SCENE XV.

LUCIE, GERMAIN.

GERMAIN.

AH, Mademoiselle!

LUCIE.

Que voulez-vous dire?

GERMAIN.

Mademoiselle, si vous sçaviez...

LUCIE.

Eh bien, que faut-il que je sçache? Croyez-vous que j'aurai la foiblesse de vous ecouter?

GERMAIN.

Mais c'est de la pitié que je vous demande.

LUCIE.

De la pitié? vous êtes donc bien malheureux.

GERMAIN, *avec beaucoup d'action pendant toute la Scene.*

Malheureux!.. Mademoiselle, je suis désespéré. S. Fleurisse arrive, il sera ici dans une heure, vous l'épouserez dans trois jours, & vous doutez que je sois à plaindre: votre cruauté se fait un jeu de m'affliger; car, enfin, Mademoiselle, quel prix ai-je reçu de ma constance? Mon respect, ma soumission, ma fidelité, mon amour, n'ont été payés que par des rigueurs désespérantes: une compassion stérile, des complaisances froides, voilà pourtant où j'en suis; j'ai tout sacrifié pour m'abandonner à un esclavage qui me rendra, peut-être, éternellement misérable.

LUCIE, *sévérement.*

Cet esclavage est volontaire, Monsieur; c'est un joug auquel vous me ferez beaucoup de plaisir de vous soustraire. Ces soins que vous faites valoir, sont des outrages dont je dois me plaindre; vous avez négligé votre état, votre famille doit être irritée contre vous; vous en attendiez des nouvelles, que vous m'avez sans doute cachées; vous avez eu

eu l'audace de vous introduire ici, malgré ma défense ; je suis assez peu courageuse, pour ne pas résister à des sollicitations offensantes, assez foible pour vous écouter, lorsque je devrois vous fuir : croyez vous qu'il y ait dans tout cela quelque chose qui puisse tourner à ma gloire? Ajoutez le danger...

GERMAIN.

Le danger !... Ah, Lucie ! suis-je devenu méprisable à vos yeux? J'aimerois mieux que vous me haïssiez.

LUCIE.

Monsieur, je ne hais jamais personne, pas même ceux qui troublent mon repos.

GERMAIN.

Si vous vouliez autant de mal que moi, à ceux qui troublent le nôtre... Ce M. de S. Fleurisse, par exemple...

LUCIE.

Soyez circonspect; ménagez-le, je vous prie, c'est un homme estimable.

GERMAIN, *avec dépit.*

Je le sçais ; oui, il faut, pour mon malheur, que cet homme-là ait des qualités, des vertus, qu'il se fasse estimer : Mais, pardonnez-moi si j'ose réclamer les droits que vous m'avez donnés sur votre cœur ; je connois votre ame, la vérité y habite, elle n'est point fausse ; vous avez paru brûler des feux dont vous m'avez enflammé... Oui, si la pudeur & la modestie ne vous en eussent empêché, vous m'auriez dit cent fois que je ne vous étois pas indifférent.

LUCIE, *avec attendrissement.*

Si vous me l'eussiez été, je n'aurois pas à me reprocher tant d'imprudence... Mais, est-ce en me rendant ingrate envers mes parents, que vous voulez connoître les impressions que vous avez faites sur mon cœur? Germain, vous seriez un homme odieux & vil, si vous abusiez de ma bonne foi. Il n'y a qu'à rougir d'une victoire qu'on obtient par la perfidie.

GERMAIN, *avec douleur.*

Moi, perfide ! si j'avois ce crime à expier, vos soupçons suffiroient pour m'en punir. Quels seront donc les indices d'un cœur vertueux, si le langage de la vérité n'est pas distingué de celui de la séduction, si Lucie peut m'accuser d'artifice?

LUCIE, *avec candeur.*

Non, Germain, non, je vous crois incapable d'en uſer; je vais vous en convaincre. La pureté de vos intentions m'engage à ne pas vous déguiſer les miennes : j'approuve tout ce que la prudence vous permettra de tenter, pour me ſouſtraire à un malheur que je crois inévitable; ſi vous changez les diſpoſitions de mes parents, j'en ſerai reconnoiſſante, autant que vous en ſerez ſatisfait. Mais ſongez, s'ils perſiſtent, que leur refus eſt un décret auquel il ne m'eſt pas permis de déſobéir. Que la ſageſſe conduiſe vos démarches.

SCENE XVI.

LUCIE, FRANCŒUR, GERMAIN.

FRANCŒUR.

MONSIEUR, tout le monde arrive, tout le monde eſt arrivé, M. de S. Fleuriſſe auſſi; il lui eſt ſurvenu quelque accident; je ne ſçais ce que c'eſt; mais on s'informoit s'il étoit bleſſé.

LUCIE.

Bleſſé! ah ciel! que ſeroit-ce donc?

GERMAIN, *outré.*

Cela n'eſt-il pas fait pour moi? Il faut que cet homme ſe rende toujours intéreſſant.

LUCIE.

Vous êtes fou.

FRANCŒUR.

Ils ſont dans la cour... Si l'on vous demande, Mademoiſelle, je me chargerai d'aller vous avertir.

SCENE XVII.

Cette Scene eſt du dévit le plus rapide.

LUCIE, GERMAIN.

GERMAIN.

IL n'eſt donc plus d'eſpoir pour moi que dans vos bontés.

LUCIE.

Séparons-nous...

GERMAIN.

Chere amante... tout va se réunir contre moi ; que puis-je opposer aux forces qui vont m'accabler ?

LUCIE.

Les assurances que je vous ai données.

GERMAIN.

Mais vous allez voir cet homme qu'on vous destine...

LUCIE, *avec beaucoup d'émotion & de trouble.*

Ah, Germain ! n'abusez pas de mon trouble... Je rougis des reproches que cet homme dont vous parlez auroit à me faire, s'il devenoit mon époux ; ma situation me fait frémir... Soyez prudent ;... je hazarderai tout ce qui ne me rendra pas coupable. Que la confiance vous fasse entreprendre ; mais si vous ne pouvez réussir, que le courage nous reste, pour nous aider à soutenir notre infortune.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LUCIE, *seule.*

OU me conduit ma douleur ! où pourrai-je déposer le fardeau qui m'accable !... Comment ai-je pu me croire assez de force pour soutenir la contrainte que je me suis imposée ? Mon pere... ma mere... Tous leurs vœux sembloient remplis, & je ne m'occupois que des moyens de renverser leur bonheur. Malheureuse ! l'objet que je devrois fuir, est celui que je souhaite... *(elle s'assied, & pleure.)* O ma respectable mere !... venez fournir à votre fille des armes pour se défendre... venez lui montrer la route qui ramene un cœur foible à la vertu. Ce cœur est le vôtre... c'est un esclave impuissant contre l'amour... Ah, Dieux !

SCENE II.

LUCIE, GERMAIN.

GERMAIN, *tendrement.*

AH! ma chere Lucie, j'étois inquiet; le dîner n'étoit pas fini... on m'a dit que vous étiez sortie... Votre mere vous croit dans votre chambre... ils sont tous au jardin... Mais que vois-je? vous pleurez... qui peut vous affliger?

LUCIE, *avec beaucoup d'action.*

Vous, homme cruel, homme dangereux; vous ne connoissez pas le supplice où j'étois pendant tout le repas; vous ne m'avez pas vu à côté de ma mere... baisser les yeux devant mon pere... n'oser regarder en face cet époux prétendu que vous me forcez de haïr. Concevez-vous quelle étoit l'horreur de ma situation? & croyez-vous que je puisse la soutenir long-temps?

GERMAIN, *avec chaleur.*

Quoi! vous êtes assez injuste pour me reprocher vos tourmens! Celui qui vous adore peut-il être accusé de faire couler vos pleurs?

LUCIE.

Mais enfin, Monsieur, que voulez vous que je devienne? Abuserai-je plus long-temps de la confiance d'un homme généreux, qui sacrifie tout à l'amitié qu'il a pour mes parents?... Insensée que je suis, me voilà donc réduite à devenir fausse, artificieuse... Ne l'espérez pas... jamais je ne pourrai m'y résoudre, Germain: l'honnêteté excuse une erreur, mais elle ne pardonne pas un mensonge.

GERMAIN.

Il m'est aussi en horreur qu'à vous-même... je m'exposerai plutôt à vous perdre que de vous conseiller d'établir notre repos sur un abus si criminel de la probité des autres: il est des voies plus nobles pour nous conduire au terme qui doit nous unir.

LUCIE.

Nous unir! notre situation peut-elle nous permettre de nous en flatter?... Germain, il y a de l'impossibilité; quels moyens pourroient terminer nos peines?

GERMAIN, *du ton le plus séduisant, & avec un redoublement d'intérêt.*

Du courage, de l'amour & de la hardiesse; le succès peut seul nous justifier. Armez-vous de toute la fermeté qui nous est nécessaire; la moindre foiblesse nous causeroit des maux irréparables: vous allez voir Mde. de Franceval, ouvrez-lui toute votre ame; si elle étoit inexorable... si la crainte vous ôtoit les facultés de la persuader... ecoutez-moi, Lucie, mais, sur-tout, écoutez-moi sans scrupule; avec moins de probité & d'honneur, je n'oserois vous proposer la seule ressource qui nous reste; il est un Couvent à deux lieues d'ici; la Supérieure vous connoît; vous y avez été quelquefois... Ma chaise sera prête; j'aurai des gens pour vous conduire, vous vous y refugierez; cet asyle vous dérobera à la nécessité de consentir à un hymen qui vous révolte... Vous n'osez me regarder, Lucie.. Vous ne répondez rien. Craindriez-vous celui que vous aimez?... Pourriez-vous douter de la droiture de mes intentions?

LUCIE, *commence avec réflexion, & s'échauffe par degrés.*

Si j'en doutois, je n'aurois pû entendre qu'avec indignation la proposition que vous me faites. Vous regardez cette démarche comme une précaution utile; mais il faut attendre qu'elle soit nécessaire. J'ai rappellé, pendant que vous m'avez parlé, toutes les lumieres que la sagesse peut encore me fournir... Je crois avoir consulté la raison; je crains bien de n'avoir écouté que l'amour: cependant le danger est pressant, les moments sont précieux; ce cruel aveu de ma situation ne peut plus se différer, je vais trouver ma mere, il faudra la rappeller encore à la douleur... je ne vous promets pas d'oser combattre les raisons qui me font une loi de ne pas lui résister; mais si l'ascendant de ses bienfaits m'ôte le courage de lui accuser toute mon ingratitude; Germain, je ne pourrois supporter sa colere; je livre à votre vertu le soin de conserver la mienne: vous connoissez la demeure d'une Paysanne qui tient une ferme au bout du parc.

GERMAIN, *vivement.*

Près d'une lieue d'ici, à l'entrée du bois, où vous alliez promener souvent, où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer quelquefois?

LUCIE, *avec trouble.*

Précisément... L'attachement de cette femme m'est connu;

c'eſt elle qui m'a nourrie ; nous l'avons amenée d'Eſpagne, & établie ici ; elle a toute ma confiance. Vous me ferez accompagner chez elle ; vous ne me ſuivrez point, vous reſterez ici, vous diſpoſerez du reſte... Tâchez d'épargner un éclat qui me rendroit criminelle : je ne vous reverrai que pour apprendre le ſuccès de vos efforts... Puiſſe-t-il nous être favorable. S'il eſt contraire à nos vœux, le Couvent dont vous avez parlé me ſauvera la honte de paroître aux yeux de ceux qui connoîtront ma faute.

GERMAIN, *très-affectueuſement.*

Ma tendre amante, ne changerez-vous point de réſolution.

LUCIE.

Non, Germain. Je ſuis prête à entrer, s'il le faut, tout-à-l'heure, dans la retraite où je dois enſevelir mes erreurs.

SCENE III.

LUCIE, GERMAIN, FRANCŒUR.

FRANCŒUR.

AH! vous voilà, Monſieur ; ſortez, ſortez ; on a quitté le jardin, tout le monde rentre ici. (*bas à Germain.*) Tout eſt prêt. Comment vont les affaires ?

GERMAIN, *à Francœur.*

Suis-moi... Ma chere Lucie, ſongez que je ne puis être heureux ſans vous.

LUCIE, *d'un ton décidé.*

Soyez tranquille... vous avez ma parole... elle eſt ſûre. J'éprouve même du ſoulagement depuis que je ſuis decidée : c'eſt une conſolation dans ſes maux, que de ne plus dépendre de l'incertitude... éloignez-vous.

GERMAIN.

Ah, ma chere Lucie !

LUCIE.

Eloignez-vous donc... attendez le moment où je ſortirai, ſur-tout, point d'imprudence. Adieu... adieu.

SCENE IV.

LUCIE, *avec crainte.*

ME voilà donc expoſée à renoncer pour toujours à ceux qui me ſont chers... Et cependant l'honneur m'oblige à ceſſer de feindre... Ils approchent... Comment ſoutenir leur aſpect?... Ah!... celle qui craint les regards des autres, ne ceſſe-t-elle pas déjà d'être innocente aux ſiens?

SCENE V.

LUCIE, Mde. DE FRANCEVAL, S. FLEURISSE, M. DE FRANCEVAL.

M. & Mde. DE FRANCEVAL, *enſemble.*

EH! voilà Lucie.

Mde. DE FRANCEVAL.

Que fais-tu donc ici?

LUCIE, *inquiete.*

Je vous cherchois... je vous deſirois.

Mde. DE FRANCEVAL.

Ma chere enfant, nous te croyions occupée à t'ajuſter; tu te plais bien en négligé depuis quelques jours...

S. FLEURISSE, *tres-gracieuſement.*

Mademoiſelle n'a pas beſoin de parure.

M. DE FRANCEVAL, *gaiement.*

Ah! ſans doute, mais les femmes...

Mde. DE FRANCEVAL.

Les femmes ſont enchantées de plaire, c'eſt leur jouiſſance... Pour les hommes, c'eſt un travail.

S. FLEURISSE, *avec beaucoup d'honnêteté.*

C'eſt qu'ils ont plus de frais à faire pour y réuſſir... Mais, ſçavez-vous que rien n'eſt plus parfait que votre Château. Depuis ſix mois que je l'ai quitté, il n'eſt pas reconnoiſſable; il eſt embelli... il eſt charmant... comme les maîtres... vous devez être fâchés de l'abandonner.

M. DE FRANCEVAL.

Effectivement, nous n'avons rien négligé pour le rendre

agréable ; nous nous étions résignés à y rester long-tems... Il falloit un zele comme le vôtre, mon cher négociateur, pour nous faire sortir de notre exil.

S. FLEURISSE.

Ne parlez pas, je vous prie, des obligations que vous croyez m'avoir. Ne faites valoir que le prix que vous m'en accordez. Ne sçavez-vous pas combien votre beau-pere aimoit votre épouse, sa tendre Julie ? Il ne pouvoit en parler sans verser des pleurs. Il est si prévenu d'ailleurs en faveur de notre adorable Lucie, sa chere petite-fille. Il m'envioit le bonheur d'être son époux : en la voyant, il va devenir aussi jeune qu'elle ; je n'avois qu'à lui en parler, pour obtenir ce que je lui demandois, ainsi vous voyez qu'il ne m'a pas été difficile de le gagner.

Mde. DE FRANCEVAL.

Monsieur, si votre amitié est assez désintéressée pour ne pas exiger de reconnoissance, de grace permettez-nous de n'être pas ingrats. Nous sçavons combien il a fallu d'éloquence pour faire revenir mon pere sur notre compte.

S. FLEURISSE, *avec aménité.*

Je vous en conjure, ne me rendez pas confus de n'avoir pu vous être plus utile ; j'ai peut-être réussi à faire connoître à M. de Fonteuil, la probité & les vertus de votre mari ; j'ai exalté l'attachement inviolable que ce cher ami conserve pour vous ; j'ai pénétré votre digne pere, du sentiment délicieux qui vous unit l'un à l'autre ; mais je ne me flatte pas d'avoir été aussi heureux, en lui peignant le mérite & les charmes de Mademoiselle Lucie. Quoique j'aie dit, je suis sincerement persuadé que je ne lui ai donné qu'une idée très imparfaite de ses graces & de ses talents.

LUCIE, *agitée.*

Monsieur, pardonnez-moi ; vous m'honorez beaucoup.

Mde. DE FRANCEVAL.

Vous la faites rougir.

M. DE FRANCEVAL.

Allons, ne fois donc pas honteuse ; mais brisons-là. Mon ami, revenez, laissez les éloges de côté, sinon, je vous avertis que nous allons tous nous occuper à faire le vôtre. Vous sçavez que la matiere ne nous manque pas... Revenons à notre pere ; je ne puis assez en parler... il est donc content.

S. FLEURISSE.

Oui actuellement ; il ne l'étoit pas autant lorsque je suis arrivé,

arrivé, il eſt ſi impatient de vous voir... J'ai été forcé de lui avouer que vous étiez en France... Je l'ai trouvé fort triſte. Il étoit affligé de l'abſence d'un de ſes parens, auquel il eſt ſingulièrement attaché; il n'en avoit pas eu de nouvelles depuis quatre mois; cela lui cauſoit un chagrin très-vif; quelque étourderie mettoit ſans doute ce jeune homme dans le cas de ne pas inſtruire Monſieur de Fontreuil de ſon ſort.

Mde. DE FRANCEVAL.

Mais, c'eſt mon frere, ſans doute, dont vous parlez? Il étoit bien jeune quand nous avons quitté mon pere.

S. FLEURISSE, *avec hésitation & d'un air gêné.*

Oui. C'étoit ci-devant l'héritier de Monſieur de Fontreuil, du moins il paſſoit pour tel; mais actuellement ſes prétentions ſont bien différentes.

Mde. DE FRANCEVAL.

Ah! Monſieur, nous ne ſouffrirons pas qu'il ſoit plus à plaindre que nous, notre réconciliation ne doit pas être pour lui un ſujet de nous haïr... Ce cher frere, qu'il partage tous nos biens; l'amitié de mon pere eſt le ſeul que nous voulons lui diſputer.

S. FLEURISSE, *toujours avec gêne.*

Sa condition ne ſera pas malheureuſe; au contraire, vous aurez une raiſon de plus pour exercer votre généroſité... Il y a un petit myſtere là-deſſous qu'il n'eſt pas encore temps de vous expliquer... Si vous l'exigiez cependant... mais Monſieur votre pere m'a demandé le ſecret.

M. DE FRANCEVAL.

N'en parlons plus; & mon oncle, vous n'avez pas eu occaſion de le rencontrer?

S. FLEURISSE.

Un procès l'avoit appellé à Paris... Il n'en étoit pas revenu.

M. DE FRANCEVAL.

L'inclination qu'il a à plaider le rendra toujours malheureux.

S. FLEURISSE, *avec aiſance.*

Il n'eſt pas d'âge à s'en corriger; c'eſt ſa paſſion, comme la chaſſe eſt celle de Monſieur de Fontreuil.

M. DE FRANCEVAL.

L'aime-t-il toujours avec fureur? S'il vouloit ſe réſoudre à venir ici, il auroit beau jeu dans notre bois, le grand parc auſſi... Mais, qu'as-tu Lucie? Es-tu incommodée?

Mde. DE FRANCEVAL.

Ma chere fille, qu'as-tu ?...

LUCIE, *troublée.*

Ma mere, ce n'eſt rien ; je voudrois... Si nous étions ſeules.

M. DE FRANCEVAL.

Elle eſt toute changée.

Mde. DE FRANCEVAL.

Veux-tu que je t'accompagne dans ta chambre ?... Nous y ſerons plus à notre aiſe.

S. FLEURISSE.

Non, retirons-nous : ſortons, mon ami. *(à Lucie.)* La premiere qualité d'un bon mari, eſt de n'être pas incommode, & je vous prie de croire, Mademoiſelle, que je me ferai toujours une loi de ne pas vous déplaire. *(Il lui baiſe la main, & dit à M. de Franceval en ſortant.)* Vous me rendez trop heureux.

SCENE VI.

Madame DE FRANCEVAL, LUCIE.

Mde. DE FRANCEVAL.

QUe ſe paſſe-t-il donc dans ton ame, ma chere Lucie ? Que préſage l'agitation où je te vois ?

LUCIE, *avec crainte.*

Ah, ma mere ! commencez par m'aſſurer de votre indulgence

Mde. DE FRANCEVAL.

Que veux-tu donc m'apprendre ! Tu pleures, tu parois dans un état violent. Fais-moi partager tes peines, tout ſemble nous promettre un avenir tranquille, ton mariage une fois accompli...

LUCIE, *avec ſenſibilité.*

Il ne le ſera pas... C'eſt ce mariage, c'eſt cet événement qui doit ramener la paix dans votre famille, qui porte la conſternation dans mon cœur.

Mde. DE FRANCEVAL, *ſévérement.*

Comment, Lucie...

LUCIE, *avec force.*

Ah ! ma tendre mere, ne m'effrayez point par une ſévé-

rité qui me forceroit à me taire; attendez, pour m'accabler de votre courroux, que vous puissiez connoître combien je suis criminelle. Vous m'avez confié tous vos intérêts, vous n'avez peut-être pas douté un instant de ma soumission. Vos bienfaits, les circonstances, tout me prescrit de ne pas vous désobéir; & cependant, votre fille se refuse aux arrangemens qui doivent assurer la constance de votre bonheur... Une répugnance invincible...

Mde. DE FRANCEVAL, *surprise.*

Quoi! ma fille, seroit-il possible!... Mais, S. Fleurisse est fait pour être aimé; tu ne connois pas encore toi-même les impressions qu'il a faites sur ton esprit.

LUCIE, *avec énergie.*

Il mérite, sans doute, une épouse plus accomplie; mais, ma mere, j'embrasse vos genoux, pour vous prier de ne pas l'entretenir dans une illusion que je sens ne pouvoir jamais se réaliser; vous ne voudriez pas vous féliciter d'avoir fait mon malheur.

Mde. DE FRANCEVAL, *d'un ton ferme.*

Quel changement s'est-il donc fait en vous, Lucie? Est-ce-là le moment que vous attendiez pour nous devoiler un caractere & des idées perfides? Pour nous montrer dans une fille chérie, la plus cruelle de nos ennemies? La raison vous rappellera, sans doute, à votre devoir. S. Fleurisse sera votre époux, c'est une chose déterminée; vous devez avoir assez de vertu, pour sçavoir que vous ne pouvez vous dispenser de l'aimer.

LUCIE, *désolée.*

Il faudra donc que je sois sacrifiée. Quoi! mes larmes, ma douleur ne peuvent vous fléchir? Vous me reprochez de devenir votre ennemie, & la plus aimée de toutes les meres devient mon tyran.

Mde. DE FRANCEVAL, *avec bonté.*

Non, mon enfant, je ne veux pas te persécuter; mais pourquoi me forces-tu de cesser de te parler en amie? Rappelle-toi toutes les confidences que je t'ai faites ce matin?... Figure-toi que depuis le moment où tu es venue au monde, nous te regardons comme l'arbitre de notre destinée... Ta naissance est la source de toutes les calamités de notre vie. Il y a dix-sept ans que nous expions la faute de t'avoir fait naître... Le moment où tu dois nous délivrer de toutes les craintes, seroit-il l'époque d'un nouveau siecle de traverses

& d'infortunes? Ma Lucie, je ne t'aurois jamais soupçonnée d'être si peu sensible... que peux-tu me répondre?

LUCIE, *avec fermeté & modestie.*

Que ma conscience me défend de vous obéir; que vous avez resisté à votre pere, lorsqu'il a voulu forcer votre inclination pour vous séparer de l'époux que le Ciel vous avoit réservé: que je ne cesserai jamais de vous aimer & de vous respecter, & que rien ne pourroit égaler le désespoir qui suivroit votre vengeance, & la privation des bontés dont vous m'avez comblée jusqu'à présent.

Mde. DE FRANCEVAL, *se faisant violence.*

Fille ingrate! vous n'en avez jamais été digne; vous avez médité de sang-froid les moyens de nous immoler à votre satisfaction personnelle. Je ne puis plus vous promettre que de l'aversion, c'est le sentiment que l'on doit aux méchants; vous avez réfléchi sur le coup que vous nous portez, & vous voulez excuser votre cruauté, en me rappellant un instant affreux qui ne me laisse plus que les regrets d'être votre mere... Eloignez-vous, & ne me forcez pas à vous désavouer.

LUCIE, *éplorée.*

Non, ma Mere, écoutez moi... Disposez de ma vie, de tout ce que je suis. Consentez du moins à éloigner le moment fatal du sacrifice.

Mde. DE FRANCEVAL.

N'exigez rien à ce sujet; si vous aimiez votre pere, si vous nous aimiez, vous seriez la premiere à en presser l'exécution. Si c'est un sacrifice, ayez assez de force pour nous l'offrir. Allez, faites que je puisse trouver encore quelque douceur à vous nommer ma fille; j'espere tout de vos réflexions.

LUCIE, *avec désespoir.*

Elles sont faites... Dieux! quel supplice... Mon cœur se brise... je ne puis plus me soutenir; tout est donc dit, ma mere... Je vous quitte irritée contre moi... Ah! je mourrai de douleur de vous avoir résisté... que je suis malheureuse! (*Elle sort désespérée.*)

SCENE VII.

Mde. DE FRANCEVAL, *avec douleur.*

ET ma fille me préparoit aussi de peines; où trouverai-je

des sujets de consolation ?... Quand jouirai-je d'une sérénité parfaite ? Quand serai-je à l'abri de tous les revers ? Voilà le seul que j'aurois cru ne devoir pas redouter.

SCENE VIII.

Monsieur & Madame DE FRANCEVAL.

M. DE FRANCEVAL, *avec trouble & inquiétude.*

QU'EST-IL donc arrivé ? Lucie est éplorée ; elle vient de m'embrasser avec un transport, une agitation... Tous mes sens se sont glacés... Elle s'est retirée... Mais, que s'est-il donc passé entre vous ?

Mde. DE FRANCEVAL, *avec désordre.*

Ah ! mon ami, tout est évanoui... Enfin, il faut renoncer à jamais goûter le repos, ou acheter notre tranquillité aux dépens de la sienne.

M. DE FRANCEVAL, *tendrement.*

Elle sçait bien que nous ne le ferons pas.

Mde. DE FRANCEVAL, *avec sentiment.*

Que résoudre ? toute ingrate qu'est Lucie, je ne pourrai jamais consentir à la rendre malheureuse... Ne seroit-il pas honteux, d'ailleurs, de tromper S. Fleurisse.

M. DE FRANCEVAL.

Comment, elle refuseroit... Je veux parler moi-même à Lucie ; si elle me résiste, il faudra bien prendre un parti ; je n'ai jamais été dans un pareil embarras... Ciel ! c'est S. Fleurisse.

SCENE IX.

Mde. DE FRANCEVAL, S. FLEURISSE, M. DE FRANCEVAL, ROSETTE.

ROSETTE, *à S. Fleurisse.*

TENEZ, Monsieur, les voilà.

S. FLEURISSE.

Ah ! je vous cherchois... Eh bien, qu'est donc devenue Mademoiselle Lucie ? Son état m'a fait de la peine, ce ne sera rien, sans doute.

Mde. DE FRANCEVAL, *avec contrainte.*

Non, Monsieur, ce sont des réflexions, des inquiétudes... une fille qui va se marier...

M. DE FRANCEVAL, *bas à Rosette.*

Vois si Lucie est dans sa chambre; j'ai à lui parler.

S. FLEURISSE, *à Mde. de Franceval.*

Elle est inquiete?

M. DE FRANCEVAL, *agité.*

Je le crois... Ah! il n'y a rien d'aussi rude à soutenir que le déguisement.

S. FLEURISSE, *avec intérêt.*

Sans doute; mais qu'avez-vous, vous me paroissez triste; Madame de Vorcelles l'est aussi. Allons, un peu de gaieté; nous irons bientôt voir votre pere, je brûle déjà d'y être. Quelle scene touchante! Je vous vois tous: & moi, avec ma petite femme, avec la charmante Lucie, croyez-vous que je fasse disparate dans le tableau?

M. DE FRANCEVAL.

Ah! mon cher ami... on se croit heureux, on s'en flatte quelquefois; il arrive des choses si bizarres...

S. FLEURISSE.

Ma foi, je ne vois rien qui puisse nous traverser, à moins que nous ne trouvions des Lourdels en route. Mais heureusement pour l'humanité, que les gens de cette espece ne sont pas communs.

SCENE X.

RENE', Mde. DE FRANCEVAL, S. FLEURISSE, M. DE FRANCEVAL, ROSETTE.

RENE'.

MONSIEUR, on vient de nous avertir qu'il y a des gens à cheval qui rodent autour du parc; on ne peut pas douter que ce ne soient les fripons qui vous ont attaqué; que voulez-vous qu'on fasse?

S. FLEURISSE, *tres-froidement.*

Rien. Laissons à leur effronterie le soin de les perdre, le crime ne reste jamais impuni.

RENE'.

Mais, Monsieur, si vous vouliez, on prendroit des

précautions ; on feroit armer les Payſans.

S. FLEURISSE.

Ne crains rien. Je reſte ici ; ſi nous ſortons, nous prendrons les meſures que nous croirons néceſſaires, (*à M. de Franceval.*) n'eſt-il pas vrai, mon ami !

M. DE FRANCEVAL.

Oui... oui...

S. FLEURISSE.

Mais vous êtes diſtrait ; allons donc, Monſieur le Philoſophe, faites un peu rire votre ſtoïciſme.

M. DE FRANCEVAL.

C'eſt que tout cela ne me laiſſe pas à moi.

S. FLEURISSE.

Soyez en repos, vous dis-je.

M. DE FRANCEVAL.

M'eſt-il permis d'y être ?

RENE'.

Voilà donc tout ce qu'il y a à faire, Monſieur?

S. FLEURISSE.

Oui. Cependant, comme les avis utiles ne doivent pas être négligés, donne ces deux louis à ceux qui ſont venus avertir.

RENE'.

Oui, Monſieur.

S. FLEURISSE.

Il faut que ces coquins-là ſoient fous ou bien mal-adroits, de s'amuſer à battre la campagne ; ils devroient craindre de ſe faire pourſuivre.

RENE'.

Monſieur, s'ils connoiſſent la forêt, ils ſont en ſûreté ; il y a des endroits inacceſſibles ; on dit qu'il faudroit trente hommes pour en arrêter quatre.

S. FLEURISSE.

Allons, laiſſe-nous. (*René ſort, S. Fleuriſſe le rappelle.*) Fais venir ce jeune homme qui doit entrer à mon ſervice?

RENE'.

C'eſt le neveu de Francœur... (*Il ſort.*)

M. DE FRANCEVAL, *avec réflexion.*

A propos... Il eſt étonnant qu'il ne ſe ſoit pas encore montré.

S. FLEURISSE.

Vous devez donc avoir ſouvent des aventures dans le pays?

Mde. DE FRANCEVAL.

Pardonnez-moi, rarement.

SCENE XI.

Mde. DE FRANCEVAL, S. FLEURISSE, M. DE FRANCEVAL, ROSETTE.

ROSETTE, *tremblante.*

(*Bas à Monsieur de Franceval.*)

MONSIEUR, Mademoiselle Lucie n'est nulle part, ni dans sa chambre, ni ailleurs; on a été par-tout. On croit l'avoir vue sortir par la petite porte du jardin... On dit qu'il y avoit une chaise de poste, on croyoit que c'étoit vous... Monsieur, vous pâlissez! qu'est-ce que cela veut dire?

M. DE FRANCEVAL, *vivement.*

Ah, Ciel!... Mais cela ne se peut pas.

S. FLEURISSE, *avec intérêt.*

Mon ami, qu'avez-vous?... Comment! vous trouvez-vous mal?

Mde. DE FRANCEVAL, *vivement.*

Qu'est-ce donc, Rosette?... Qu'es tu venue lui dire?

ROSETTE, *avec effroi.*

Ah, Madame!

Mde. DE FRANCEVAL.

Eh bien, parle donc, explique-toi.

ROSETTE, *avec beaucoup de trouble.*

Ah, Madame! Mademoiselle Lucie est sortie par la petite porte du jardin; il y avoit une chaise attélée, on ne sçait pas pourquoi... c'est ce qui a frappé Monsieur. C'est peut-être pour aller se promener. Enfin, si c'est pour autre chose... Madame... ce n'est pas ma faute.

Mde. DE FRANCEVAL.

Dieux, que de coups à la fois.

S. FLEURISSE, *alarmé.*

Que signifie donc ce trouble... ce désespoir?... Eh bien; mon cher Vorcelles... Madame... mon ami... expliquez-moi donc... N'avez-vous plus de confiance en moi?

SCENE XII.

RENE', Mde. DE FRANCEVAL, S. FLEURISSE, M. DE FRANCEVAL, ROSETTE.

RENE'.

MONSIEUR, j'ai recommandé à nos eſpions de nous avertir. Je crois que nous aurons bientôt des nouvelles; car les Payſans ont rencontré Francœur & ſon neveu à cheval; ils alloient ventre à terre : c'eſt ſans doute pour donner la chaſſe à nos coquins.

Mde. DE FRANCEVAL, *avec étonnement.*

Comment! Germain & Francœur ſont ſortis à cheval! Y a-t-il long-temps?

RENE'.

Non, Madame, il n'y a pas un quart-d'heure Cela ne ſera pas malheureux pour une chaiſe de poſte qui couroit devant eux : car, ſans cela, ces Meſſieurs du bois...

Mde. DE FRANCEVAL, *avec impétuoſité.*

Ciel! quel ſoupçon! quel coup de lumiere! Ah, Dieux! Ah! Monſieur, ſeroit-il poſſible... Germain, Francœur... Ma fille m'eſt-elle enlevée... C'eſt un complot déteſtable... Lucie... votre épouſe... Ah! qu'eſt-elle devenue?

M. DE FRANCEVAL, *douloureuſement.*

Elle eſt perdue...

S. FLEURISSE, *avec beaucoup de franchiſe.*

Je commence à vous comprendre, Madame. René, faiſ ſeller promptement des chevaux. (*à M. de Franceval.*) Faites-moi la grace de ne point me ſuivre : reſtez auprès de Mde. de Vorcelles, elle peut avoir beſoin de vos ſecours. Remettez tout à ma prudence, calmez-vous. Lucie eſt vertueuſe, les choſes ne peuvent être pouſſées à tant d'excès. Vorcelles, vous n'auriez pas dû avoir de réſerve pour moi; mais le temps eſt précieux. Je cours après vos raviſſeurs : vous ne me reverrez qu'avec votre fille. Si mon amour a pu l'éloigner de vous, c'eſt mon amitié, que vous avez offenſée, qui doit vous la rendre.

SCENE XIII.

Madame & Monsieur DE FRANCEVAL.

Mde. DE FRANCEVAL, *avec douleur.*

VOILA donc la récompense qu'elle réservoit à notre tendresse ! Quel charme a pu la séduire !

M. DE FRANCEVAL, *avec désespoir.*

Je ne puis m'arrêter sur aucun objet... Je ne vois dans cette aventure qu'un cahos d'horreurs... Je n'ose m'interroger, pour connoître ceux qui les ont tissues.

Mde. DE FRANCEVAL, *avec tressaillement.*

Il n'en faut pas douter, c'est Germain, c'est Francœur... Rosette avoit bien raison... Germain !... ce fourbe ! je m'intéressois à lui... Ils ont arraché Lucie de l'asyle de la paix... La voilà flétrie... livrée à l'opprobre, plongée dans l'avilissement... Elle nous adresse peut-être inutilement ses plaintes ; ses cris ne parviennent point à un pere, à une mere, qu'elle a laissés en proie à la douleur... Que veut-on ?

SCENE XIV.

Mde. DE FRANCEVAL, ROSETTE, M. DE FRANCEVAL.

ROSETTE, *accourant.*

MADAME, Madame, des nouvelles, des nouvelles... Voilà une lettre, lisez vite... Elle vous est adressée.

M. DE FRANCEVAL, *vivement.*

Et qui vous l'a donnée ?

ROSETTE.

Un homme du Village. Suivant ce qu'il nous a dit, il doit l'avoir reçue de Francœur.

M. DE FRANCEVAL.

Qu'on ne laisse point sortir cet homme, qu'on le retienne.

ROSETTE.

On l'a déjà fait, Monsieur... D'ailleurs, il attend.

Mde. DE FRANCEVAL.

Qu'allons-nous apprendre. (*Elle décachette la lettre, & lit.*)

MADAME,

„ Cette lettre vous trouvera, sans doute, dans des alarmes qu'elle doit dissiper. Lucie est avec des personnes à „ qui vous n'auriez pas hésité de la confier vous-même. Sa „ vertu n'a reçu aucune atteinte : sa faute est de ne pouvoir „ se lier à un homme que son cœur n'a pas choisi pour „ époux ; j'ose croire qu'elle n'auroit pas pour moi la „ même répugnance. Vous l'aimez, & il seroit barbare de „ la contraindre. Un instant suffira pour lui porter son par„ don... S'il n'en est plus pour elle, elle a fait vœu de re„ noncer au monde, & nous la perdrons tous. Je ne suis „ pas indigne de votre alliance. Vous sçavez que nous „ sommes de la même Province : mon pere est assez connu ; „ il ne faut que vous le nommer. Je souhaite que vous vou„ liez ne pas dédaigner pour gendre, le malheureux „ GERMAIN DE FONTREUIL.

Mon frere !... quelle horreur !.. le malheureux !... Lucie... je succombe... Ah ! Monsieur, laissez, laissez moi mourir. (*Elle tombe dans un Fauteuil, anéantie par le désespoir.*)

M. DE FRANCEVAL, *avec entrailles*

Qu'avons-nous fait, Dieu puissant, pour nous attirer tant de malheurs !

ROSETTE, *avec compassion.*

Madame... Madame...

Mde. DE FRANCEVAL, *violemment.*

Eloignez-vous... je ne veux personne, je ne veux que la mort.

M. DE FRANCEVAL.

Chere épouse, ne te laisse point abattre... S. Fleurisse les a suivis, j'ose me flatter que nous n'aurons à leur reprocher que de l'imprudence.

Mde. DE FRANCEVAL.

Quelle imprudence, juste Ciel !... Dans quel abyme les a-t-elle précipités !... Vorcelles... le Ciel nous punit : je fus aussi coupable que ma fille, il la punira quelque jour.

M. DE FRANCEVAL, *d'un ton consolant.*

Espérons encore en lui. Cet Etre adorable, qui dispose des événemens, ne fournit peut-être à notre constance des épreuves si cruelles, que pour nous mieux faire sentir sa bonté. Venez, venez vous reposer en attendant des nouvelles de S. Fleurisse.

Mde. DE FRANCEVAL, *avec ſanglots.*

Hélas! la Providence puiſſe-t-elle, après avoir lancé ſur nous les traits de ſa juſtice, ne pas nous trouver indignes de ſa clémence.

Mde. de Franceval quitte la Scene, en s'appuyant ſur ſon époux; il fait des efforts pour déguiſer une partie de ſa douleur. Roſette les ſuit avec empreſſement, & les larmes aux yeux.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

Le Théâtre repréſente un bois; on voit à droite, à travers les arbres, la maiſon de François, dans le fond. Il eſt ſix heures du ſoir.

SCENE PREMIERE.

FRANÇOIS, *ſeul.* (*Il ſort de ſa maiſon, avec beaucoup de précaution.*)

VOILA-T-IL aſſez d'embarras dans un ſeul jour? Ce matin, des gens qui veulent aſſaſſiner un honnête-homme, je le ſecourons, je le ſauvons, parce qu'il ne faut jamais être du parti des malfaiteurs; & il ſe trouve juſtement que ce Monſieur-là va épouſer, au Château, la fille de notre Maître, qui ne veut pas de lui; & cette fille-là que j'aimons, parce que ma femme l'avons nourri, & que j'aimons ma femme... & cette fille-là vient ſe déſoler, ſe lamenter ici ce ſoir, parce qu'elle ne veut pas dire à ſes parents qu'elle veut d'un autre homme que ſti-là... & puis la mere qui... Enfin, queu diable pourroit arranger tout çà! fauroit être pis qu'un Magiſter. Ces filles des gens comm'il faut ſont drôles auſſi, les époux que leux parents leux choiſiſſent ne ſont jamais de leux goût: vivent les filles de Village, elles aimont toujours le mari que je leux propoſons; tredame, c'eſt qu'ils ne les épouſont jamais ſans s'être bien connus auparavant. Ah! je ſommes pus matois qu'on ne s'imagine.

SCENE II.

FRANÇOIS, MATHURIN.

FRANÇOIS.

EH bien, qu'y a-t-il, Mathurin?

MATHURIN, *d'un ton ſimple.*

Rien de nouveau depuis que je vous avons quitté; mais vous ne m'avez pas dit de quel coté doit venir le cheval de ce Monſieur.

FRANÇOIS.

Du côté du Château; mais tu as mal fait de quitter ton poſte.

MATHURIN.

Pardi, faut bien que je ſçache de quel côté regarder; allez, perſonne ne paſſera devant moi ſans que je le voyions... Faura toujours dire à ce Monſieur dont vous m'avez fait la reſſemblance, qu'elle eſt ici ſa Demoiſelle, n'eſt-ce pas?

FRANÇOIS.

Oui, prends bien garde de te tromper.

MATHURIN.

Faura-t-il vous avertir avant que vous le voyiez, ou après qu'il ſera venu?

FRANÇOIS.

Eh! avant, benêt. Prends garde de te tromper: un joli jeune homme, en uniforme militaire d'Officier... Sçais-tu ce que c'eſt qu'un uniforme?

MATHURIN.

Pardi, eſt-ce que je n'avons pas vu l'habit que le Roi envoie à Nicolas qui ſert dans les Invalides? Je crois que vous me prenez pour un ſot.

SCENE III.

FRANÇOIS, FRANÇOISE.

FRANÇOIS.

NOus voilà d'abord en ſûreté de côté-là.

FRANÇOISE, *à la porte de la maison.*

François n'y a-t-il rien à craindre ?

FRANÇOIS.

Non, je ne voyons que moi ici... Ecoute-donc... comment va Mademoiselle Lucie ?

FRANÇOISE, *avec tristesse.*

Ah! mon pauvre François, elle pleure toujours ; c'est sans fin, elle ne peut pas se consoler. Vois-tu, cela fend le cœur... Ah! j'ai pleuré la moitié autant qu'elle.

FRANÇOIS, *avec dépit.*

La pauvre petite !... C'étoit bien la peine d'aller secourir, ce matin, ce Monsieur, pour qu'il aille li bailler tant de chagrin. Sarpeguié, si on pouvoit se repentir d'une bonne action, je crois que...

FRANÇOISE.

Elle est si aimable! si j'avois une fille, je ne l'aimerois pas davantage, pas autant... Quand on a nourri un enfant, vois-tu, c'est comme si on l'avoit mis au monde... Je sommes queuquefois pu la mere des enfans que je nourrissons, que leur mere véritable ; & puis, Mademoiselle Lucie m'a fait tant de bien... si tu sçavois...

FRANÇOIS.

Si tu sçavois... oui. Mais le pere & la mere pourrions bien ne pas être contents de toute cette manigance-là. Je dépendons d'eux, une fois ; tu sçais bien que ce sont eux qui m'ont établi ici, qui m'avons fait t'épouser, par ainsi je leux ons de l'obligation : ils seront fâchés contre nous. C'est vrai, Mademoiselle Lucie est bien gentille, mais...

FRANÇOISE.

Son dessein est bien de retourner au Château ; elle est venue ici tout seulement, pour que tout cet embrouillement s'éclaircisse ; c'est pour éviter le premier moment. Ainsi, M. de Franceval, qui aime tant sa fille, ne nous voudra pas de mal d'avoir voulu ce qu'elle nous a fait faire.

FRANÇOIS.

Ah ! voilà qu'est expliqué... A la bonne heure.

FRANÇOISE.

Il fait presque nuit, personne ne la verra, je vais tâcher de la faire sortir un peu... Ne t'éloigne pas.

FRANÇOIS.

Parguenne, vauroit mieux...

SCENE IV.

FRANÇOIS, *seul.*

IL eſt ſûr que d'une certaine façon, cet enfant-là n'a pas tort... ni nous non plus... Et puis, après tout, je ne pouvions pas refuſer de la recevoir... La voilà; jarni, il fauroit être bien rigoureux pour lui faire de la peine.

SCENE V.

FRANÇOISE, LUCIE, FRANÇOIS.

FRANÇOISE.

SORTEZ, ſortez, Mademoiſelle; cela vous diſſipera: il n'y a que François.

LUCIE *eſt dans un déſordre qui annonce ſa triſteſſe.*

Ah, Dieux!... perſonne n'eſt venu, vous n'avez point de nouvelles...

FRANÇOIS.

Non, Mameſelle... mais il n'eſt pas encore tard, nous en aurons bientôt.

LUCIE.

Malheureuſe que je ſuis!

FRANÇOISE.

Ne vous chagrinez donc pas comme cela, vous vous rendrez malade: c'eſt pour le coup que Madame de Franceval nous en voudroit.

SCENE VI.

FRANÇOISE, LUCIE, FRANÇOIS, MATHURIN.

MATHURIN.

EH vîte... ce Monſieur dont vous m'avez parlé, il vient comme le diable... il eſt ſur mes pas.

FRANÇOIS.

Et qui?

MATHURIN.

Pargué, M. l'Iniforme, celui dont nous ſommes convenus. Je ne l'ai jamais vu, mais je l'ai bien reconnu. Je ne me ſuis pas trompé, car il a un habit rouge; & tenez le v'la.

SCENE VII.

FRANÇOISE, LUCIE, GERMAIN, FRANÇOIS, MATHURIN.

GERMAIN, *tombe aux pieds de Lucie, en arrivant.*

LUCIE! ah, ma chere Lucie!

LUCIE.

Ah! Germain, qu'avons-nous fait? Que s'eſt-il paſſé?

MATHURIN.

Il n'avoit, morgué, pas tort de ſe dépêcher... Ils s'aimont bien. Ah! bon, tant mieux.

FRANÇOIS.

Laiſſe-nous... laiſſe-nous... Retourne là-bas: prends toujours bien garde.

MATHURIN.

Oh! que laiſſez faire: allez, j'ai de bons yeux.

SCENE VIII.

FRANÇOISE, LUCIE, GERMAIN, FRANÇOIS.

LUCIE.

EH bien, Germain, notre ſort eſt-il décidé?

GERMAIN, *embarraſſé.*

Lucie, il eſt décidé que je ne ceſſerai jamais de vous aimer; je ne pourrois vivre ſans cela.

LUCIE, *vivement.*

Mais, qu'avez-vous fait?

GERMAIN, *d'un air indécis.*

Ma chere Lucie, depuis que vous m'avez forcé de vous quitter à l'entrée du bois, j'ai retourné joindre Francœur, il avoit déjà envoyé ma lettre au Château.

LUCIE,

LUCIE, *sévérement.*

Votre lettre! vous m'aviez promis d'y aller vous-même.

GERMAIN, *vivement.*

Il eſt vrai ; mais j'ai cru qu'il valloit mieux ne point paroître. J'ai penſé que ma lettre les trouveroit tous aſſemblés, que S. Fleuriſſe y ſeroit, qu'il pourroit prendre ſon parti... Une lettre étoit bien mieux ; car ſi on m'avoit refuſé...

LUCIE, *impatiente.*

Mais enfin, qu'eſt-il arrivé ?

GERMAIN.

J'ai donc envoyé cette lettre ; elle ſignifioit tout ce que j'aurois pu dire : je vous aſſure qu'ils m'auront compris. Le Payſan qui l'a portée, & qui devoit venir nous rendre réponſe au Village ; n'eſt pas encore revenu.

LUCIE, *fâchée.*

Il n'eſt point encore revenu, & vous paroiſſez ?... (*ſévérement & avec un peu d'indignation.*) Juſte Ciel ! & ſi quelqu'un arrivoit.... Nous ignorons la déciſion de mes parens, & vous oſez... Ah ! Monſieur, s'ils venoient à préſent, conduits par la vengeance... s'ils me rencontroient avec vous... s'ils nous trouvoient enſemble...

FRANÇOIS, *bruſquement.*

Eſt-ce que je n'y ſommes pas, Mameſelle ? Ah ! ne craignez rien, je ſçaurons bien rendre témoignage...

LUCIE.

Fuyez, Monſieur, éloignez-vous ; que votre préſence n'augmente pas mes remords. Avant que vous vinſſiez, j'oſois encore me croire excuſable.

GERMAIN.

Que je m'éloigne, cruelle... vous pouvez l'exiger !... vous m'ordonnez de vous fuir !... Moi, me ſéparer de mon adorable Lucie !

LUCIE.

Retournez, vous dis-je ; vous reviendrez, ſi les choſes réuſſiſſent, je vous verrai avec plaiſir ; mais partez dans le moment.

GERMAIN, *avec vivacité.*

Un inſtant... Lucie, je vous en conjure ; que je ſois avec vous lorſqu'il nous annoncera notre ſort. Laiſſez-vous toucher... Françoiſe, ma bonne, je vous prie, intercédez pour moi... qu'elle ne me défende pas de reſter auprès d'elle.

FRANÇOIS, *bonnement.*

Allons, Mamesselle, tenez, ça lui feroit trop de peine de s'en aller.

LUCIE.

Non, non, vous ne songez pas à ce que vous demandez.

FRANÇOIS.

Mamesselle, stapendant, faites comme vous voudrez, au moins.

FRANÇOISE.

Ma chere enfant, je le crois bien sincere.. Mais qu'y a-t-il de nouveau?

SCENE IX.

FRANÇOISE, LUCIE, GERMAIN, FRANÇOIS, MATHURIN.

MATHURIN.

EH! M. François... M. François... v'la l'autre, il n'est pas loin.

FRANÇOIS.

L'autre! & qui l'autre?

MATHURIN.

Et l'autre... sti-là que j'avons vu quelquefois ici, qui m'avoit mis une fois cette cocarde... qui me disoit toujours qu'on avoit besoin d'un homme comme moi à l'Armée.

FRANÇOIS.

Ah! parbleu, c'est Francœur.

MATHURIN.

Oui, Francœur, justement.

GERMAIN, *avec satisfaction.*

Eh bien, ne vous le disois-je pas: il s'est hâté, il a de bonnes nouvelles.

MATHURIN.

Il vient grand train, il sera bientôt ici. Tatigué, c'est un Monsieur bien drôle sti-là, nous allons bien rire.

FRANÇOIS.

Oui, nous en avons grande envie... Allons, va toujours te mettre au même endroit... Va donc vîte.

MATHURIN.

J'y va, j'y va. Tenez, tenez, le v'la; je sçavois bien que c'est lui.

SCENE X.

FRANÇOISE, LUCIE, GERMAIN, FRANCŒUR, FRANÇOIS.

GERMAIN.

AH ! te voilà, mon ami... Eh bien ; eh bien, mon cher Francœur ?

FRANCŒUR, *ésoufflé.*

Eh bien, Monsieur, je n'en puis plus, je suis abîmé.

FRANÇOIS.

Je vas vous faire boire un coup, laissez.

FRANCŒUR.

Volontiers ; car à peine puis-je parler... Mademoiselle, tout a-t-il bien été ici ? N'est-il rien arrivé de fâcheux ?

FRANÇOIS, *apportant à boire.*

Tenez, Monsieur Francœur.

FRANCŒUR.

Bien obligé.

GERMAIN, *répondant à Francœur.*

Non, Dieu merci, il n'y a que la crainte qui nous tourmente.

FRANCŒUR.

Ma foi, Monsieur, il faut du courage ; ce que je vais vous dire n'est pas bien consolant.

LUCIE, *avec émotion.*

Dieu ! que va-t-il nous apprendre !

FRANCŒUR.

Un instant, Mademoiselle ; d'abord, notre émissaire n'est pas encore revenu.

GERMAIN.

Ciel ! & pourquoi as-tu quitté ? Comment veux-tu que nous sçachions...

FRANCŒUR.

Que nous sçachions ? Nous ne sçavons que trop, de par tous les diables ; vous sçavez bien, Monsieur, que notre homme a été chez M. de Franceval.

GERMAIN.

Oui ; que nous l'avons attendu, & que je t'ai quitté après.

FRANCŒUR, *avec beaucoup de trouble.*

Auſſitôt que vous avez été parti, je me ſuis approché du Château, le long des murs du parc; mon Payſan n'eſt point ſorti, on l'a ſûrement retenu. Heureuſement que je l'avois bien endoctriné. Mais, écoutez ceci : voilà bien le diable; à une portée de fuſil du Village, j'ai apperçu M. de S. Fleuriſſe à cheval, avec ſon Valet-de-chambre; ils prenoient des informations à des gens qui n'ont pu l'inſtruire; car ils ne nous avoient pas vus... Il eſt entré dans le Village; j'ai cru qu'il n'y avoit rien de mieux à faire que de vous avertir. Il faut vous tenir ſur vos gardes.

LUCIE.

Ah, grands Dieux! quelles ſuites affreuſes doit avoir tout ceci!... Il n'y a plus de remede. Ah!... je me ſuis trop aveuglée.

FRANCŒUR, *bas à Germain.*

Tâchez de reſter ſeul avec moi.

GERMAIN.

Mais enfin.

FRANCŒUR.

Mais enfin, vous voyez bien... Monſieur S. Fleuriſſe eſt ſorti; c'eſt pour vous chercher... pour chercher Mademoiſelle, pour vous l'enlever, on a retenu le Payſan; les parents n'entendent pas raiſon; il n'y a pas de milieu, tout eſt perdu.

GERMAIN.

Tout eſt perdu, Lucie! ma chere Lucie, je vous aurois perdue.

LUCIE, *avec regret.*

Il eſt trop vrai. Vous m'avez trompée, Germain; vous avez abuſé de ma crédulité... Vous m'avez rendue indigne de l'eſtime de tous ceux qui ſçavent honorer la ſageſſe.

GERMAIN, *douloureuſement.*

Et vous auſſi, Lucie, vous m'abandonnez! Eſt-ce là ce que vous me promettiez?

LUCIE.

Laiſſez... Je vous tiendrai tout ce que je vous ai promis... Bientôt une retraite auſtere va me ſouſtraire au danger de vous voir... à vos ſéductions, & aux pourſuites des autres.

GERMAIN, *avec une action qui augmente peu-à-peu.*

Oui... vous vous éloignerez d'un monde que je déteſte; vous renoncerez à moi, mais je ne renoncerai jamais à

vous. Vous êtes à moi, rien que la mort ne peut me séparer de vous; je n'aurai jamais d'autre épouse, j'en atteste l'honneur... Le Ciel... il est témoin de mes promesses, qu'il me punisse, si je manque à mes serments. Qu'on vienne actuellement vous arracher de mes bras; que vos parents viennent réclamer leurs droits tyranniques; je leur obéirai; votre pere est devenu le mien, mon respect ira jusqu'à ne pas lui résister; mais je m'immole à sa vue... Chere épouse... Lucie... vous ne refuserez pas des larmes, au souvenir du sacrifice que vous aura fait l'amour.

LUCIE.

Je n'y survivrai pas, Germain.

FRANÇOISE, *pleurant.*

Comme il vous aime, Mademoiselle.

FRANÇOIS, *aussi pleurant.*

Si Monsieur & Madame pouvoient voir cela.

GERMAIN.

Puis-je espérer, Lucie?

LUCIE, *tendrement.*

Vous ne devez pas craindre, Germain... vivez pour ne jamais changer de sentimens.

FRANÇOIS.

Ma foi, tenez, Mamselle, j'en ai pleuré; mais rentrons, vous vous reposerez; Monsieur peut venir aussi: après ce qui s'est passé, je ne vous regarde ni plus ni moins que mari & femme. Allez, allez, la Providence conduira tout cela à la bonne fin.

FRANCŒUR, *agité & embarrassé.*

Monsieur, avant de rentrer... nous devrions examiner ici autour; il y a des coquins qui ne sortent pas des environs... Nous questionnerons le Paysan à qui nous avons laissé nos chevaux. (*bas.*) Restez seul.

GERMAIN, *avec inquiétude, regardant Francœur.*

Oui, nous y allons, ma chere Lucie; je vous rendrai compte de tout.

LUCIE.

Revenez bientôt, revenez, votre absence que j'aurois désirée il n'y a qu'un instant, seroit à présent la plus cruelle de toutes mes peines.

GERMAIN.

Ah, ma chere Lucie!

FRANÇOIS, *rentrant avec Lucie & Françoise.*

Bien... bien...

SCENE XI.

GERMAIN, FRANCŒUR.

GERMAIN.

EH bien ! qu'as-tu donc à me dire ?

FRANCŒUR, *avec emportement.*

Comment ! Morbleu, Monſieur, eſt-ce que vous avez oublié ?...

GERMAIN.

Quoi donc ?

FRANCŒUR.

Et, Monſieur de S. Fleuriſſe, ce que vous m'avez donné pour lui remettre ?

GERMAIN, *avec lenteur & réflexion.*

Ah !... Eh bien, viendra-t-il ?

FRANCŒUR.

Il n'y manquera ſûrement pas.

GERMAIN.

Il viendra... Comment as-tu fait ?

FRANCŒUR, *vivement.*

Bien, à ravir ! Dans le moment qu'il entroit au Village, comme je vous ai dit, vous ſçavez bien...

GERMAIN.

Oui, après ?

FRANCŒUR.

Un homme que j'avois inſtruit en le payant, & qui m'a rapporté tout mot pour mot, lui a remis votre Lettre.

GERMAIN.

Enſuite.

FRANCŒUR.

Enſuite... Sçavez-vous bien qu'il n'eſt pas fait comme les autres, cet homme-là ? Il a été d'abord étonné, & puis il a envoyé ſon Valet-de-chambre au Château... A la fin il a promis d'un air de pitié, qu'il viendroit au rendez-vous.

GERMAIN.

Il viendra ?

FRANCŒUR.

Il ne faudroit pas, morbleu, qu'il arrivât le premier ; ſi vous voulez, je vais prendre le devant.

GERMAIN.

Nous avons encore une heure... une heure... Ah, Lucie ! comment la quitter ? Je lui perſuaderai que je vais chez ſon pere faire un dernier effort... Eſt-ce que S. Fleuriſſe ne ſera pas ſeul ?

FRANCŒUR.

Pardonnez-moi, il l'a promis.

GERMAIN.

Eh bien, je n'aurai pas beſoin de toi.

FRANCŒUR, *avec emportement.*

Vous n'aurez pas beſoin de moi ? pouvez-vous me faire un tel affront ?... Ah ! Monſieur... Francœur ne vous ſuivroit pas !

GERMAIN.

Mais, s'il eſt ſeul ?

FRANCŒUR, *réfléchiſſant.*

S'il eſt ſeul, il eſt vrai qu'il ne faut pas aller deux pour en tuer un... S'il pouvoit amener ſon René... Ah ! bon, cela n'a pas ſervi... Il ſe battroit de gré ou de force. Ah, rage ! ah tonnerre ! Tenez, Monſieur, vous avez beau dire, je ne reſterai pas là... Je me battrai avec le premier venu... Et s'il alloit vous tuer... Ah !... vous verriez pour lors.

GERMAIN, *d'un ton entrecoupé.*

S'il me tue, mon ami... je ne ſerai plus malheureux. J'exige de toi un ſervice d'une autre nature ; il faut dérober à Lucie la connoiſſance de notre combat ; il faut qu'elle n'en ait pas le moindre ſoupçon... Si je péris... tu reparoîtras ici... avec un air tranquille...

FRANCŒUR, *avec emportement.*

Avec un air tranquille !

GERMAIN.

Ecoute-moi donc ; tu remettras à Lucie mon portrait, le voilà... Tu la prieras de le garder... tu diras que j'ai été chez ſon pere... que je me ſuis éloigné pour quelque-temps ; que je compte ſur ſa conſtance... Tu iras enſuite trouver S. Fleuriſſe.

FRANCŒUR.

Ah ! à la bonne-heure.

GERMAIN.

Tu l'aſſureras que je ne le haiſſois point ; que je n'étois ennemi que de ſon bonheur.

FRANCŒUR.

Je ne me chargerai point de cela... Monſieur, je ne vous

le promets point. Ne m'en parlez pas. Si vous êtes mort, qu'ai-je besoin de vivre ?... Moi... je vous aime, S. Fleurisse, me tuera aussi, ou je vous vengerai : voilà tout ce que je peux faire pour vous... Mais cela n'arrivera pas... ne prévoyons pas les choses d'avance : tenez, rentrez, peut-être Mademoiselle Lucie est inquiete... vous n'avez qu'une heure.

GERMAIN.

Hélas ! je vais peut-être la voir pour la derniere fois...

FRANCŒUR, *les larmes aux yeux.*

Je veux, auparavant, faire ma ronde ici autour... On ne sçait pas ce qui peut arriver... Mon cher Capitaine... mon frere... mon Maître... mon pere, accordez-moi une grace... ne me la refusez pas... Je serai content, souffrez que je vous embrasse.

GERMAIN, *attendri.*

Ah, mon ami !... Mon cher Francœur, tu m'ôterois un plaisir, si tu ne le faisois pas... Pourquoi hésitois-tu ? suis-je plus que toi ?... Peut-être moins ; la fortune & les dangers de notre état, ne sont-ils pas les mêmes pour tous les deux ?... Mon ami, nous sommes deux hommes... & le zele qui t'attache à ma destinée, ton désintéressement, & la bonté de ton cœur, me rendront toujours glorieux de t'appeller mon égal.

Germain entre dans la Ferme, Francœur le quitte à la porte, sort du Théâtre par une des coulisses qui sont à côté de la Maison. Il reparoît un instant après sur la scene... Après avoir observé un moment les alentours, avec une attention bien marquée, il sort une seconde fois par la coulisse opposée à la Ferme, & ne reparoît que pour commencer le cinquieme Acte.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FRANCŒUR, *seul, avec humeur & réflexion.*

TOUT est tranquille... la paix est par-tout... & le sang me bout dans les veines... Je suis chagrin... impatient... Cela est fait pour moi .. Tout le monde tremble ici, & je ne vois rien à craindre... Mais, l'heure s'avance... notre affaire languit... M. de Fontreuil s'oublie... Il faut que je l'entraîne. (*Il va à la Ferme. Germain sort.*) Ah! bon, le voici... Je sçavois bien qu'il ne se feroit pas attendre.

SCENE II.

GERMAIN, FRANCŒUR, FRANÇOIS.

GERMAIN, *à Francœur.*

JE suis à toi, mon ami. (*d'un ton fort ému, à François.*) Rentrez, brave homme, rentrez, sur-tout ne quittez point Lucie. Si mon absence l'inquiete... dites-lui que je cours me jetter aux pieds de son pere... Au nom du Ciel, ne la quittez pas.

FRANCŒUR.

Nous ferons bientôt de retour... Allez, rentrez.

(*François rentre dans la ferme.*)

SCENE III.

GERMAIN, FRANCŒUR.

FRANCŒUR.

OUI... oui... nous reviendrons bientôt... c'est l'affaire d'un instant... Oh, vous reviendrez... j'en suis sûr... Partons... On n'arrive jamais trop tôt.

GERMAIN, *comme égaré.*

Je l'ai quittée... je l'ai trompée... Que ſa vertu me rendoit honteux de moi-même!... Que de fois mon cœur a frémi! *(douloureuſement.)* Quel que ſoit le ſuccès, je ne la verrai plus.

FRANCŒUR, *avec impatience.*

Eh bien, Monſieur... on croiroit que c'eſt votre coup d'eſſai... Allons donc... voulez-vous que j'y aille à votre place.

GERMAIN, *revenu à lui.*

Ah! mon cher Francœur, ſi je balance, ce n'eſt pas la crainte... Tu me connois, nous avons moiſſonné ſous les mêmes drapeaux dans les champs de la gloire... C'eſt alors que la valeur eſt belle... Mais aujourd'hui, qu'entraîné par ma paſſion, je vais percer le cœur d'un homme de bien... L'humanité ſe révolte... Hélas! bientôt pourſuivi de ſon ombre, après avoir fait tomber ma victime, il me faudra combattre encore, & vaincre mes remords.

FRANCŒUR, *bruſquement.*

Qu'il ſe défende... qu'il ſe défende... la partie eſt égale.

GERMAIN.

Non, je ſuis aimé de Lucie; je combats avec avantage.

FRANCŒUR, *touché.*

Qu'il vous la cede donc à l'amiable.

GERMAIN.

S'il l'aime, y conſentira-t-il? Eh! pourroit-il ne pas l'aimer.

FRANCŒUR.

Que voulez-vous donc faire?

GERMAIN.

Je rougis de mes terreurs, c'eſt mon rival... ce mot ſeul le condamne, l'amour m'emporte... & la conſcience ſe taît... Allons le joindre... *(d'un ton abſolu.)* Si je ne puis vivre pour elle... que ſont à mes yeux, l'innocence ou la mort!... Partons, Francœur.

Dans toutes les Scenes qui ſuivent, juſqu'à l'arrivée de S. Fleuriſſe, il doit y avoir beaucoup de déſordre & de confuſion dans le jeu des Acteurs.

SCENE IV.

GERMAIN, FRANCŒUR, MATHURIN.

MATHURIN.

SAUVEZ-VOUS.. ſauvez-vous... Les voilà... les voilà tous.

GERMAIN.

Eh ! de qui parles-tu ?

MATHURIN.

Ma foi, je ne les connois pas ; mais ils ont deſcendu de cheval, & vont droit à la Ferme.

GERMAIN.

Dieux ! c'eſt ſans doute S. Fleuriſſe : on aura ſuivi nos traces. Ils vont m'enlever ma Lucie, je vole pour la défendre.

FRANCŒUR, *vivement.*

Non, reſtez, ne vous expoſez pas ; il ſuffit de moi ſeul. Je la défendrai de bon cœur : attendez-moi ici, je vous ferai avertir, ſi j'ai beſoin de vous. (*Ils ſortent.*)

GERMAIN, *ſeul.*

Que vais-je devenir ! Je ſuis peut-être au moment de perdre ma chere Lucie pour jamais. Malheureux ! après l'avoir entraînée dans le précipice, je n'oſe eſpérer de l'en retirer. Toute ſa famille va m'accabler de reproches, & pour comble de maux, je ne les ai que trop mérités.

SCENE V.

S. FLEURISSE, GERMAIN, FRANCŒUR.

FRANCŒUR, *d'un ton audacieux.*

MONSIEUR, voici un homme de cœur, vous avez quelque choſe à vous dire : c'eſt préciſement M. de Fontreuil.

S. FLEURISSE, *trés-froidement.*

Vous voilà donc à la fin, Monſieur, embraſſez-moi.

GERMAIN.

Mais, Monſieur, ſongez-vous ?

FRANCŒUR, *brusquement.*

Embrassez, embrassez-le toujours, qu'est-ce que cela fait? cela n'empêchera rien.

GERMAIN.

Ne sçavez-vous pas, Monsieur, pourquoi vous venez? Eloignons-nous.

S. FLEURISSE.

Non, non, restons ici, nous sommes fort bien.

GERMAIN.

Mais, Monsieur....

S. FLEURISSE, *d'un ton imposant.*

Mais, jeune homme, écoutez-moi; je vous parle au nom de ceux dont l'autorité doit imposer un frein à vos déréglemens. M'avez-vous cru aussi étourdi que vous? pensez-vous que je vienne ici pour attenter à vos jours? Vous avez besoin de vivre, pour vous connoître & pour vous repentir.

GERMAIN.

Mais vous me parlez d'un ton...

FRANCŒUR, *brusquement*,

Il vous insulte.

GERMAIN.

Monsieur, voulez-vous ajouter des affronts...

S. FLEURISSE, *avec énergie.*

Puissiez-vous rougir de tous ceux dont vous vous êtes couvert!... Puissiez-vous connoître vos torts envers M. de Fontreuil, pour les réparer!... Puisse la voix gémissante d'un vieillard qui vous a élevé, parvenir jusqu'à votre cœur! Vous rappellez-vous ses bienfaits? Entendez-vous les accens douloureux de son désespoir... Etes-vous pénétré de ses plaintes & de votre ingratitude? Ne vous sentez-vous pas indigne de jouir d'un titre qu'il vous a laissé usurper?

GERMAIN.

Quel titre ai-je donc usurpé?

S. FLEURISSE.

C'est le secret qui me reste à vous apprendre; il n'est point votre pere, c'est la bonté de son cœur, c'est l'amitié qu'il conservoit pour un frere malheureux, & plein d'honneur, dont vous êtes le fils, qui l'a porté à vous adopter, pour remplacer celui qu'il venoit de perdre. Le pere qui vous a donné l'être, mourut sans fixer votre sort; il seroit

déplorable ; si la main bienfaisante de votre oncle n'eût porté, à votre indigence, des secours dont vous l'avez indignement récompensé ; c'est à vous qu'il sacrifioit la fortune de deux enfans qui l'aiment & le chérissent.

GERMAIN.

Ah, que m'apprenez-vous!... M. de Fontreuil n'est pas mon pere ?... Voilà ce qu'on m'avoit écrit, & que je ne pouvois comprendre... Quels sont donc ses enfans ?

S. FLEURISSE.

Frémissez de les connoître, tremblez à l'aspect du précipice d'où je viens vous tirer : la mere d'une amante aussi imprudente que vous, est sa fille ; Madame de Franceval est cette Julie dont vous avez tant entendu parler ; son mari est Vorcelles, l'auteur de la malheureuse histoire qui a coûté tant de larmes à M. de Fontreuil.

GERMAIN, *accablé.*

Qu'entends-je !... Est-il possible ! Ah, Monsieur, que je suis coupable !

S. FLEURISSE, *d'un ton très-pathétique & très-noble.*

Voyez l'abyme où vous entraîniez une jeune innocente que vous avez séduite. Ils vont paroître, ces gens à qui vous avez causé tant d'alarmes ; oserez-vous soutenir leur présence ?... osez-vous soutenir la mienne ?... Armez donc, à présent, votre bras contre moi, jeune insensé ? Avez-vous songé, en venant vous battre, que la mort pouvoit être la punition de vos erreurs ? Descendez au fond de votre ame, reconnoissez-vous ; ingrat & barbare envers un bienfaiteur que vous deviez adorer, infidele à des devoirs sacrés que vous deviez remplir, séducteur d'une innocence que vous deviez respecter, cherchant à ôter la vie à un homme qui vous aime & qui vous plaint, malgré la soif que vous aviez de son sang ; malheureux ! est-ce dans cet état que vous pouviez vous exposer à mourir ?

GERMAIN.

Puis-je mériter de vivre ? Monsieur, quelle lumiere portez-vous dans mon cœur ? Je suis indigne de vos bontés, de celles d'un oncle tendre que j'ai offensé ; un siecle de rigueurs ne suffiroit pas pour me faire expier mes fautes.

FRANCŒUR.

Ma foi... je n'en reviens point... il ne se bat pas... mais c'est un brave homme...

S. FLEURISSE.

Conduiſez-moi vers Lucie.

FRANCŒUR.

Monſieur, je vais la faire ſortir, ſi vous ſouhaitez.

S. FLEURISSE.

Si elle le veut, allez toujours la prévenir.

FRANCŒUR *frappe à la porte de la maiſon.*

Ouvrez, ouvrez, c'eſt moi.

GERMAIN.

Mais, Monſieur, je n'aurai jamais aſſez de hardieſſe pour reparoître aux yeux de ſon pere, je n'oſerai jamais me dire ſon parent.

S. FLEURISSE, *avec bonté.*

Laiſſez-moi ménager tout cela. Vous penſez bien, mon ami; cette confuſion ajoute à la bonne opinion que j'avois de votre caractere.

SCENE VI.

FRANCŒUR, LUCIE, S. FLEURISSE, GERMAIN.

FRANCŒUR, *à Lucie.*

EH! venez, venez, Mademoiſelle; il faut bien s'y réſoudre, tôt ou tard; ce n'eſt point votre pere... allons... bon... Monſieur, je vais actuellement au-devant de M. de Franceval.

(*Il ſort.*)

LUCIE.

Dieux! qu'il faut que je ſois coupable pour être auſſi timide. Monſieur, où ſont mes parents?

S. FLEURISSE.

Ils vous attendent, Mademoiſelle.

LUCIE, *avec le plus grand embarras.*

Je dois leur être bien odieuſe. Monſieur, vous avez bien des reproches à me faire.

S. FLEURISSE.

Aucun, Mademoiſelle. J'ai été fâché de ne pas vous avoir inſpiré aſſez de confiance, pour vous éviter les détours dont vous vous êtes ſervie. Vous ne me connoiſſiez pas aſſez. Si l'on connoiſſoit tous ceux que l'on a intérêt de connoître, votre couſin auroit été moins imprudent.

LUCIE.

Mon couſin ?

S. FLEURISSE.

Oui, c'eſt le couſin de votre mere; il paſſoit pour le frere dont elle m'a demandé des nouvelles devant vous; mais, par bonheur, il n'eſt pas votre oncle.

LUCIE.

Ah, Ciel! Je n'aurois jamais cru que mes peines puſſent encore s'accroître.

S. FLEURISSE.

Vous n'êtes pas raiſonnable. Il eſt votre couſin, eh bien, c'eſt un nouveau titre pour l'aimer. Seriez-vous fâchée de me trouver aſſez généreux pour lui céder des droits plus précieux ?

LUCIE.

Ah! Monſieur, vous vous vengez bien cruellement.

S. FLEURISSE.

Lucie, vous ne me rendez pas juſtice. Croyez que mon deſſein n'eſt pas de vous chagriner. Allons, embraſſez votre couſin... La ſatisfaction de vous ſçavoir heureuſe, me conſolera du malheur de n'avoir pu vous mériter.

GERMAIN.

Mais... Monſieur...

S. FLEURISSE, *gaiement.*

Mais, Monſieur; il eſt permis d'aimer, d'embraſſer & d'épouſer ſa petite couſine.

GERMAIN & LUCIE.

Ah! mon cher Monſieur...

GERMAIN.

Que nous étions inſenſés! M. de Franceval pourra-t-il jamais me pardonner ? Je voudrois verſer tout mon ſang pour me punir de l'avoir chagriné.

S. FLEURISSE, *avec aménité.*

Homme extrême, toujours des projets violents ? Vous êtes continuellement dans l'ivreſſe! Vous allez voir M. de Franceval; que votre ſoumiſſion lui prouve votre repentir. Vous lui devez de ſinceres excuſes, mais je connois aſſez vos cœurs, pour être perſuadé que vous n'avez point à lui faire de réparation.

LUCIE.

Ah! Monſieur, volons au devant de lui... Je voudrois être à ſes pieds...

GERMAIN.

Sçait-il que nous sommes ici.

S. FLEURISSE.

Oui, oui, il le sçait. Il devroit déjà être arrivé : d'ailleurs, Francœur l'aura sûrement rencontré.

LUCIE.

Si les suites de notre imprudence l'avoient mis hors d'état...

S. FLEURISSE.

Ne craignez rien, ce que je lui ai fait dire, doit l'avoir consolé...

GERMAIN.

J'entends le bruit d'une chaise... quelqu'un vient...

LUCIE, *avec la plus grande agitation.*

Je vois des flambeaux... C'est lui... Ah! Monsieur, oui, c'est lui... le voilà.

SCENE VII & derniere.

LUCIE, M. DE FRANCEVAL, S. FLEURISSE, GERMAIN, FRANÇOIS & FRANÇOISE, *dans l'éloignement. Plusieurs Laquais avec des flambeaux.*

M. DE FRANCEVAL *se jette dans les bras de sa fille, qui chancelle en tombant à ses pieds.*

LUCIE... ma chere fille... Ma pauvre Lucie!...

LUCIE, *à genoux.*

Mon pere, vous m'aimez encore?

M. DE FRANCEVAL.

Je t'aimerai toujours.

LUCIE.

Me pardonnez-vous?

M. DE FRANCEVAL, *très-ému.*

Mon enfant... ne parle point de pardon; ne me fais pas croire que tu es coupable, je te laisse le soin de te juger toi-même. (*à S. Fleurisse.*) Mon cher ami...

S. FLEURISSE.

Vous avez bien tardé.

M. DE FRANCEVAL.

Vous allez en sçavoir la cause... Où est Germain?

GERMAIN,

GERMAIN, *se jettant à ses pieds.*

Ah! Monsieur...

M. DE FRANCEVAL, *froidement.*

Relevez-vous, mon cher parent; les torts que vous avez avec moi, sont effacés par le plaisir de vous retrouver : d'ailleurs, c'est de votre oncle, de notre pere, qu'il faut obtenir votre grace. Il vient d'arriver au Château, vous pouvez nous y suivre.

GERMAIN.

Que dites-vous?... mon oncle... M. de Fontreuil...

S. FLEURISSE.

Comment! le papa est chez vous?

M. DE FRANCEVAL.

Oui, mon ami.

S. FLEURISSE, *à Germain.*

Voilà un incident que nous n'attendions pas.

M. DE FRANCEVAL.

Il vous suivoit à une demi-journée de distance : il vouloit nous surprendre. Jugez de la situation affreuse où il nous a trouvés : il a tout appris.

GERMAIN.

Comment! Monsieur, il sçait que je suis...

M. DE FRANCEVAL, *sévérement.*

Oui, mon cher cousin; il n'ignore aucune de vos folies, & il espere, comme moi, que vous deviendrez plus sage. (*à S. Fleurisse.*) Mon cher ami, j'ai vu couler ses pleurs... Il ne peut quitter sa fille... Il attend Lucie avec impatience... Il y auroit de la barbarie à la prolonger... Partons.

GERMAIN, *à S. Fleurisse.*

Monsieur, ne ferez-vous rien pour moi?

S. FLEURISSE.

(*à Germain.*) Soyez tranquille. (*à M. de Franceval.*) Mon ami, il est de bonne foi; ne nous concertons pas pour l'affliger. N'avez-vous pas de meilleures nouvelles à lui apprendre? Si votre fille osoit parler... C'est de vous que dépend leur destinée.

M. DE FRANCEVAL.

Y songez-vous?... Vous m'étonnez... Et mes engagemens avec vous...

S. FLEURISSE.

Ils ne subsistent plus... J'ai fait un sacrifice, il faut m'en payer par celui de votre ressentiment... Vous sçavez bie

ce que nous vous demandons... Voyez-les, ils ſont ſi intéreſſants! pourriez-vous leur réſiſter?

GERMAIN, *avec ſoumiſſion.*

Mon cher parent!...

LUCIE, *avec tendreſſe.*

Mon tendre pere!...

M. DE FRANCEVAL, *avec beaucoup de chaleur & d'émotion.*

Oui, vous êtes mes enfants, je ne puis feindre plus long-temps: j'avois pourtant promis de me montrer inexorable (*à Germain.*) Germain... Lucie ſera à vous; venez obtenir de votre oncle un aveu qui ne nous laiſſe rien à deſirer. Je ne vous ferai aucun reproche, vous avez l'ame noble, & le cœur droit; vous devez connoître le prix de la vertu, & le mépris attaché à une action déshonorante. Votre conduite me fera voir que je ne me ſuis pas trompé.

GERMAIN.

Ah! Monſieur...

LUCIE.

Ah! mon pere...

M. DE FRANCEVAL.

Ma pauvre Lucie... nous avons bien ſoufferts tous les deux, pendant que nous ne nous ſommes pas vus.

LUCIE.

Ah! mon pere, je ne puis vous le dire.

M. DE FRANCEVAL.

La préſence d'un amant, ſatisfait; mais celle d'un pere, conſole. Que de joie tu vas cauſer à ta mere! Allons la rejoindre.

FRANÇOIS, *ſuppliant.*

Monſieur...

FRANÇOISE, *de même.*

Mademoiſelle...

M. DE FRANCEVAL, *avec fermeté.*

François, votre complaiſance pouvoit avoir des ſuites cruelles, ſi ma fille n'eût pas été vertueuſe. Souvenez-vous qu'il ne faut jamais ſe mettre de moitié dans des actions qui ne s'accordent pas ſtrictement avec les regles de l'honnêteté.

S. FLEURISSE.

Allons, ne ſongeons qu'à nous réunir. Je vais jouir d'un ſpectacle divin, je vous verrai tous, auſſi heureux que vous méritez de l'être.

GERMAIN.

O trop généreux ami!... Venez recevoir le tribut de nos cœurs, & nous voir vous chérir autant que vous le méritez. Francœur, je n'oublierai jamais ce que tu as fait auſſi pour moi.

FRANCŒUR.

Hé, allons donc mon Capitaine, ne le devois-je pas. Vous m'avez comblé de bienfaits, & je rends grace au Ciel d'avoir permis que j'aie pû vous prouver que j'en étois digne.

Mde. DE FRANCEVAL.

Allons calmer les inquiétudes de mon épouſe. Fontreuil, venez apprendre à être pere avant qu'être époux. Ne ceſſez jamais de vous retracer les événemens d'aujourd'hui. Songez que s'il eſt dans la ſociété des amis perfides, des peres durs, des enfants ingrats, des époux infideles, c'eſt toujours parce que l'expérience n'a pu les ramener à la raiſon, & qu'ils n'ont pas réfléchi la premiere fois qu'ils ont été imprudents.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

APPROBATION.

Permis d'imprimer, diſtribuer & repréſenter. A Marſeille le 29 Juillet 1775.

VITALIS, P. D. R. D. P.

Déposé &.

PQ
1971
C34L8
1775

Collot d'Herbois, Jean Marie
Lucie

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY